

LA CAPTURE DE L'ÉCRITURE PAMPHLÉTAIRE :  
FEU SUR LE NOUVEL ORDRE CYBER-  
MERCANTILE !  
PLACE AUX ÉRUPTIONS CONCEPTUELLES !

GILLES CHÂTELET OU  
LE CHOIX AIGU DE L'UNIVERSALITÉ PAR L'AMPLIFICATION  
DE LA SINGULARITÉ

JOËL MERKER

Table des matières :

§1. Personalia, melancholia .....	1.
§2. Le pouvoir d'évocation péremptoire de la mobilité et des motricités .....	14.
§3. Ambiguïtés et impuissances de la philosophie des sciences .....	21.
§4. Le puisatier de la crispation et de l'exaspération .....	36.
§5. Topologie rhétorique du discours pamphlétaire .....	39.
§6. Vivre et penser comme des porcs : brûlots et dispositifs de perforation ..	50.
§7. L'écriture-catapulte ou le travail d'artificier littéraire .....	73.
§8. L'héroïsme du quelconque ou la soif de l'orchidée sur la corniche.....	76.

Ma manière de convaincre consiste à accumuler des éléments  
de chimie conceptuelle jusqu'à toucher la limite de  
l'explosion, je cherche une philosophie explosive.  
Gilles CHÂTELET. *Mettre la main à quelle pâte*, p. 22.

§1. PERSONALIA, MELANCHOLIA

Cette royauté sensible qui s'étend sur tous les domaines de mon esprit  
et qui tient ainsi dans une *gerbe de rayons* à portée de la main.

André BRETON, *L'Amour Fou*, Gallimard, collection Folio, 1984, p. 17.

**1.1. Circonstances obscures.** Au diable l'existence préda-  
trice! Le décès charnel de Gilles Châtelet survint au printemps  
1999 après une longue période de dépression mentale et de  
décrépidité physique à laquelle nul d'entre nous n'aura été  
assez sensible pour le secourir durablement. Détresse absolue  
par trop diaphane mais imperceptible! Fragile biréfringence de  
la personnalité! Maudits cerceaux d'épines empoisonnées qui  
vrillent sur nos têtes !

C'est par un jour imprécis du début du mois de juin, dans  
son appartement qui avait déjà été le théâtre du suicide – si  
lourd de conséquences sentimentales – de son ami Béla-Andréas  
Hentsch, que Gilles Châtelet disparaît par mort violente<sup>1</sup>. Il

n'avait pas (assez) exercé au préalable sur ses proches le chantage du désespoir. Pour lui, l'être dont on peut être le plus proche lorsque l'on est sentimental s'était lentement résorbé dans une définitive absence qui condamne à la solitude et prive des plaisirs du partage et du partage du plaisir. Ce n'est pas chez une "petite frappe" que l'on peut retrouver un sentiment amoureux qui a disparu, mais qui eût pu lui offrir à *cette époque-là* une affection salvatrice ?

Depuis six mois, il était puissamment envahi par une nouvelle dépression – c'était une insoutenable décélération spirituelle. Et quel contraste avec la période exaltante de la célébrité littéraire que *Vivre et penser comme des porcs* avait déclenchée ! Lassé, malheureusement pour nous, et sans se souvenir combien son entourage tenait à lui, il a donc tenu cette parole qu'il avait confiée de manière lointaine peu de temps avant son geste fatal à un ami : "*J'aurai une mort non triviale*". Et c'est par une vestale du septième cercle de l'Enfer de Dante (deuxième giron, cf. §1.4 *infra*) que j'appris la douloureuse nouvelle d'une manière qui m'apparut trop plate sur le coup : Charon, le passeur du Styx, avait fait son office et un colloque en l'honneur du penseur disparu – par deux fois reporté on ne sait pourquoi – allait, avant qu'il ne soit trop tard, prétendre prendre des relais.

Est-ce jeune de désespoir, trop jeune dans son âme, qu'on se suicide ? Pour sûr, Gilles Châtelet appartenait à cette élite foudroyante des penseurs toujours jeunes. Est-ce vaincu par l'absurde qui tournoie et qui fourmille, lassé de jeter un regard sur le monde de l'imposture, vaincu par épuisement à force de salves que canonne son *λογος πολεμικος*, dérouté par la superfluidité carnavalesque du monde, horripilé par la superficialité des cyber-ectasiés, exaspéré par la moyenno-cratie politique des élites de l'audimat ? Pas de questions aussi dérisoires, *mylord*... S'il y a une seule chose qu'il est digne de croire le concernant, c'est qu'il ne s'est pas donné la mort par faiblesse

---

<sup>1</sup>Ce n'est pas la maladie qui l'a détruit. Il été détruit à la mort de Béla. Béla était très malade, il allait mourir, il le savait. Il s'est suicidé en Août 1993 devant Gilles. Gilles avait un profond amour pour Béla ; sa vie avec lui avait été la partie la mieux construite de sa vie. Après sa mort, il a réussi à se reconstruire. Très douloureusement. Edwige BOURSTYN-CHÂTELET, *Commentaire de l'Écclésiaste*, Travoies, n° 2, Hiver 1999-2000, pp. 100-102.

devant l'adversité mais parce qu'il s'était forgé de la vie une idée très exigeante<sup>2</sup>.

Pas de doute : la mort terrestre est trop sûre de la violence, de l'exactitude et de l'irréversibilité de son fait. Elle n'est haïssable que par cet éclat de saxifrage qui éventre l'"héroïsme du quelconque" et y substitue la niaise platitude de ceux qui demeurent et possèdent quelques rubis au trésor de la Pensée. Ceux-là se prévalent aisément de l'immortalité de l'œuvre orpheline. La mort du génie, sans universalité, sabote des dispositifs entiers d'amplification que la postérité laborieuse et de bonne volonté travaille ensuite à la herse.

Ah !, mais disons-le sincèrement : quelle tristesse d'apprendre que le mathématicien-métaphysicien-philosophe génial a décidé d'étouffer sa propre flamme ! Quand l'âme cruelle à son apogée se sépare du corps dont elle s'est elle-même arrachée, c'est une trahison nuptiale !

**1.2. Interprétations paresseuses.** En tout cas, refusons catégoriquement la thèse du geste ultime comme *stratagème énigmatique* offert à nos interprétations prédatrices. Qui ose cette incongruité ? N'est-ce pas vous qui êtes aveugles sur la mer ? Ah !, la belle solution de facilité qui nous scotche encore à nos impuissances spontanées et à nos "gnangnanteries" de petit élève sempiternel et impénitent. Gilles Châtelet aurait-il stratégiquement calculé le destin de sa postérité avoisinante, sabrant son acmé et son enthousiasme dialogique ? Aurait-il mis fin à ses jours parce qu'il n'avait plus d'"idées" et qu'il se sentait stérile ? Serait-ce donc précisément par une sorte d'ultime stratagème héroïque que Châtelet aurait anéanti sa mobilité spirituelle, celle qu'il avait le plus mise en jeu et par laquelle il fascinait ? Aurait-il agi comme toute célébrité académisante, capitalisant par avance les effets mythifiants de son chant du cygne ? Trop facile pour expédier les commentaires ! Ne donnons pas à cette rencontre<sup>3</sup> un goût amer de funérailles intellectuelles.

Un vendredi soir de novembre 1994, j'appris de même la mort d'un historien de la technique, homme qui avait conservé,

---

<sup>2</sup>Dominique LECOURT, *In memoriam, L'Aventure Humaine*, n°??, année??, p. 107 (je n'ai pas la référence complète).

<sup>3</sup>Libération du geste et parti pris du visible ; Colloque autour de Gilles Châtelet (Collège International de Philosophie et École Normale Supérieure, Paris, 27, 28 & 29 Juin 2001).

semble-t-il le silence des ambitions nobles sur son visage. Disparu par crise cardiaque ou par suicide, je n'en sus jamais plus, et le reste m'est inconnu. Le résidu sulfurique du désespoir romantico-philosophique qui taraude a-t-il vraiment la peau de tant de philosophes d'âge mûr ?

**1.3. Impulsions dialogiques.** En tout cas, malgré sa maladie, avant sa disparition, Gilles Châtelet pétillait toujours de malice et d'intelligence. Chez lui, l'excitation était une respiration, un ahanement compulsif qui inventait des trémolos inattendus. Il avait l'art de mettre immédiatement ses interlocuteurs sur des charbons ardents. Et l'homme mûr aurait pu exaspérer encore longtemps toutes sortes d'émules, agacés de le voir caracoler en tête dans les disputes. Ce polémiste jubilatoire, qui savait passer d'un registre à l'autre avec virtuosité, qui s'intéressait aussi bien à l'art napoléonien de la guerre qu'aux finesses de l'argumentation maxwellienne, qui érigeait en principe la production de ses textes au compte-goutte, savait bander prestement les ressorts de ses méninges pour damer le pion immédiatement à tous ses interlocuteurs. Convaincu que la pensée se joue à l'instinct de chasse, l'homme montrait à qui ne l'avait pas compris comment bondir sur sa proie. *Toute sa personne magnifiait l'impulsion dans ce qu'elle a de plus désirable.*

Et quelle accélération dans son écriture foisonnante à l'approche de l'Hadès ! Et qu'il fut privilégié, celui à qui suffisait l'éloquence du quelconque pour détruire les connexions par lesquelles se transmet l'évidence de la résignation<sup>4</sup> !

**1.4. La forêt des suicidés.** On sait que La *Divine Comédie* de Dante<sup>5</sup> a joué le rôle de modèle, de pôle de référence pour la littérature poétique et romanesque du dix-neuvième siècle, depuis Balzac (*La comédie humaine*), à Baudelaire, Nerval, Maupassant, Lautréamont et jusqu'à Proust. La fascination pour le livre *L'Enfer* provient de ce qu'il réactive tout le questionnement sur le problème du Mal d'une manière inégalée grâce à l'allégorie. D'un regard neutre, on peut ouvrir ce livre comme

---

<sup>4</sup>Expression de Gilles CHÂTELET, à propos de *Vivre et penser comme des porcs*, propos recueillis par Pascal NOUVEL. *L'Aventure humaine*, *ibidem*, p. 113.

un dictionnaire phosphorescent du mal dans l'univers : l'invention poétique du style y est d'une précision concrète et d'un raffinement métaphorique quasi-hallucinants.

Attardons-nous alors quelques instants dans le septième cercle (il y en a neuf), deuxième giron : celui des *suicidés*. Rappelons que le périple de Dante, commence au milieu du chemin de sa vie dans une forêt obscure car la voie droite était perdue. Au pied d'une haute colline, sur une plage déserte, Dante entrevoit une cime ensoleillée, les épaules vêtues déjà par les rayons de la planète qui mène chacun droit par tous sentiers<sup>6</sup>. Il désire s'y rendre. Hélas, trois bêtes féroces obstruent son chemin : une panthère légère et très agile que recouvrait un pelage moucheté, puis un lion plein de faim enragée et enfin une louve qui paraissait dans sa maigreur chargée de toutes les envies et qui a plus faim qu'avant quand elle est repue.

Au moment où Dante, repoussé par ces carnassiers, saisi par la peur, s'apprête à glisser vers le bas lieu, là où le soleil se tait, le poète Virgile, grand sage, qui répand si grand fleuve de langage, lumière et honneur de tous les poètes, apparaît dans une ombre affaiblie. "Tu es mon maître et mon auteur, tu es le seul où j'ai puisé le beau style qui m'a fait honneur" s'exclame Dante qui sollicite de l'aide.

Virgile propose de le sortir de ce mauvais pas, mais il n'y a pas le choix, pour atteindre la colline, il leur faudra passer d'abord par le gigantesque entonnoir de l'Enfer, il leur faudra passer par tous les cercles, jusqu'au neuvième cercle, où règne l'empereur du règne de la douleur, Lucifer, géant à trois faces sortant à mi-poitrine de la glace, qui dévore les traîtres suprêmes dans un univers gelé. Alors commence le fameux périple de Dante et Virgile.

Après avoir visité le Vestibule de l'Enfer, le premier cercle des Limbes, les cercles des luxurieux, des avares et prodiges, des gourmands, des coléreux, des hérétiques, et aussi le septième cercle, premier giron, où sont rassemblés *ceux qui ont été violents contre leur prochain*, Dante et Virgile pénètrent alors dans le *deuxième giron* où sont châtiés *ceux qui ont été violents contre eux-mêmes*, les *dissipateurs*, d'une part, lacérés par des chiennes

<sup>5</sup>DANTE, *La divine comédie*, L'enfer, Chant I, *passim infra* en caractères sans sérif. Texte original ; traduction, introduction et notes de Jacqueline Risset, Flammarion, Paris, 1985.

<sup>6</sup>Le soleil était considéré comme une planète par les astronomes ptolémaïques.

courantes, noires et faméliques comme lévriers qui sortent de leurs chaînes<sup>7</sup>, et d'autre part *les suicidés*.

Les deux poètes pénètrent donc dans une forêt où les feuilles ne sont pas vertes, mais sombres comme l'humus, où les branches ne sont pas droites, mais nouées et tordues comme des vrilles, où des troncs déjetés se contorsionnent comme ces chênes nains, ces alisiers blancs et ces aubépines fracassées que l'on aperçoit en haut de ces falaises efflanquées qui sont inlassablement giflées par le vent. Ça et là sont perchées les affreuses Harpies, sortes de femmes-oiseaux hybrides qui ont de larges ailes, cou et visage humains, pieds griffus et un grand ventre emplumé. Forêt singulière! Étranges hôtes !

Tout éperdu, Dante observe aux alentours, il écoute. Il perçoit de mystérieuses lamentations en bruit de fond, comme si gémissaient des êtres cachés derrière des buissons, mais il ne voit rien. Virgile lui dit : "Casse une petite branche d'une de ces plantes et toutes tes pensées seront tronquées." Inocemment, Dante cueille alors un rameau d'une grande ronce.

Immédiatement, le tronc de la ronce devient alors tout noir de sang et de sève et s'écrie :

Pourquoi me brises-tu ? [...] Pourquoi me déchires-tu ? [...]  
 Nous fûmes hommes et nous sommes broussailles :  
 ta main devrait nous être plus bienveillante,  
 même si nous fûmes âmes de serpents.

C'est une âme qui s'exclame ! Comme un tison vert, brûlé à l'un des bouts, qui gémit par l'autre, et qui grince sous l'effet du vent qui s'échappe, ainsi du bois brisé sortaient à la fois des mots et du sang.

Mais qui sont ces buissons carnés et pourquoi parlent-ils ? Comment l'âme s'unit-elle à ces taillis, à ces épineux, à ces troncs noueux et vermoulus ? L'explication ne tarde pas à venir : c'est le vent soufflé par un grand arbre qui la donne :

Quand l'âme cruelle se sépare  
 du corps dont elle s'est elle-même arrachée,  
 Minos l'envoie à la septième fosse.  
 Elle tombe dans la forêt, sans choisir sa place,  
 mais au lieu où la fortune la jette,  
 là elle germe comme une graminée.  
 Elle devient tige et plante silvestre.

---

<sup>7</sup> *L'Enfer*, Chant XIII, *passim et idem infra*.

Et les Harpies avec leur bec féroce n'ont de cesse de lacérer le ramage de ces végétaux dont elles se nourrissent, entretenant la souffrance et faisant des nids à la douleur!

**1.5. La mort du mouvement.** Ainsi dans l'imaginaire de Dante, le suicidé qui a rompu le contrat qui le liait à son corps en mouvement, quitte-t-il le règne animal, il déchoit du règne animé au règne inanimé, du vivant mobile au vivant immobile, de la mobilité pure à l'immobilité végétale. C'est une sorte de punition *ad hominem* que la justice divine inflige à tous ceux qui se sont eux-mêmes privés de la vie animée. Puisque c'est par ta propre faute que tu ne peux plus te *mouvoir* et que tu as congédié ta *mobilité pure*, jamais plus tu ne pourras laisser danser librement tes membres dans l'air<sup>8</sup> ! Et ton âme jamais, non jamais ne reprendra vie à travers tes gestes doués de pensée ! C'est comme si l'horizon mobile des sites virtuels du corps en germe de mouvement se trouvait d'un seul coup plaqué contre le glacie obscur du sol.

Voici donc ce que nous offre l'allégorie de la forêt des suicidés : le paradoxe de la cessation volontaire de toute mobilité, irrémédiable, irréversible. C'est la statique obligatoire, émasculant la dynamique du corps propre. Condamnée à une réincarnation dégradée, l'âme souffrira éternellement de ce manque à être du virtuel dont elle s'est rendue responsable. Nous reviendrons comme les autres vers nos dépouilles, mais nulle ne s'en revêtira, car il est injuste d'avoir ce que l'on jette. Dans cette forêt obscure, on traîne son corps figé, pendu à la ronce de son ombre hargneuse. Le mouvement du corps et de l'âme est bien le mystère sans recomposition sur lequel buttent la pensée et le concept.

Qu'il soit bien entendu que cet appel à l'allégorie n'est nullement motivé par un retour de la superstition ou par une moralisation quelconque avec des tendances mystiques inavouées<sup>9</sup>. L'allégorie est plus belle qu'une simple métaphore, aussi inouïe et difficile à construire que les métaphores scientifiques audacieuses de Maxwell, si chères à Gilles Châtelet ; stratagème poétique, l'allégorie aide le rêve à s'épanouir ; c'est un guide de

<sup>8</sup>Avec ses mains qui voltigeaient, il arrivait souvent que Gilles Châtelet se métamorphose en chef d'orchestre inspiré, maître de la métaphore impromptue et des suscitements intuitifs, cf. les photographies tirées de l'émission Métropolis d'Arte qui lui a été consacrée, et que l'on peut voir page 81 de *Travioles*, n°2, Hiver 1999-2000.

bienveillance face aux énigmes, qui cependant ne se substitue jamais à une solution face à l’ouverture du questionnement philosophique et littéraire. Pour cela, laissons-la reposer en paix, maintenant.

**1.6. La disparition scélérate.** D’ailleurs, avouons que la disqualification silencieuse et larvée de la poésie par les vestales sévères de la rationalité scientifico-philosophique nous révolte. Sois poète, écrivain, philosophe, jette-toi à corps perdu dans la pensée, si tu l’oses ! Et continuons les aveux : égoïstement aussi, j’enrage de ne pas avoir pu profiter assez par *philia* de la *mæstria* de Gilles Châtelet *et je ne lui pardonnerai jamais d’avoir mis fin à ses jours* : telle est l’unique intention morale qui doit se dessiner ici : le suicide, comme l’orphelinage, instaure une situation profondément injuste vis-à-vis des filiations.

Je parle ici en mon nom. Vingt-cinq ans de différence d’âge nous séparaient, certes, mais tant d’instincts guerriers et de complétudes intérieures nous rapprochaient et auraient pu se féconder réciproquement pendant de longues années ! Même s’imaginant réduit à une stérilité qui l’épouvantait, Gilles Châtelet aurait pu consacrer sa maturité à armer généreusement de singularité et d’héroïsme du quelconque quelques rares élus enthousiastes parmi une jeunesse de Robinsons entrés en résistance. Il ne l’a pas fait, il n’a pas pu le faire<sup>10</sup>. Il ne croyait peut-être pas non plus en l’importance de se constituer une descendance intellectuelle directe dans la nouvelle génération qui entre dans la force de l’âge et à laquelle j’appartiens.

**1.7. Souvenirs d’imminence.** Je me souviens néanmoins de lui avoir confié une fois dans une brasserie près de la rue d’Ulm, par un oxymore quasi-incongru qui m’était venu à l’improviste, que j’étais un “sanglier-poète”. Cette nature de fonceur brutal, d’autodidacte sauvage, de technicien de la durée dans la force, de coureur de collines qui recherche les extrêmes et se plaît à

---

<sup>9</sup>Dans *Les piètres penseurs* (Flammarion, Paris, 1999), Dominique LECOURT fustige toute les pseudo-philosophies médiatiques, faibles moralismes de circonstance qui font circuler une idéologie du bonheur familial agrémentée de sentimentalisme amoureux peu lyrique et carrément plat, et que prônent de fort séduisants chevaliers-philosophes télégeniques totalement incapables de problématiser la question du mal politique parce qu’ils émasculent le travail de la pensée avec les tenailles de l’apitoyement-spectacle.

<sup>10</sup>Un temps pour enfanter : Gilles ne l’a pas fait. Mais il a créé – une pensée, une œuvre. C’est un enfantement. Edwige BOURSTYN-CHÂTELET, *Commentaire de l’Écclésiaste*, Traviolles, n°2, Hiver 1999-2000, 100-102.



économiser les contacts avec les humains (comme les sangliers qui ne vivent maintenant plus que de nuit<sup>11</sup>), est contrebalancée par une foi sans limite dans l'authenticité du lyrisme poétique. Être insaisissable!

À ce moment, c'était comme si une bifurcation de Hopf entre deux singularités dynamiques venait de se produire entre nous deux : un rapprochement littéraire inattendu entre deux mathématiciens-philosophes venait de se produire, entre un *bleu* du flair et un artificier confirmé. On était là en pleine individuation de l'exception et partant, très loin du parisianisme arrogant qui nous entourait<sup>12</sup>!

Auparavant, en Août 1997, lors d'une longue promenade où nous étions entre amis – je voudrais signaler que les conditions climatiques et la visibilité étaient réellement exceptionnelles, ce jour là, et que jamais je n'ai revu les Alpes avec une telle transparence aérienne depuis les cimes jurassiennes; immobile, au sommet, couché sur la pelouse, Gilles Châtelet avait longtemps contemplé seul la chaîne des Alpes – nous sommes redescendus depuis les hautes crêtes du Jura, par ce qu'on appelle le *balcon du Léman* puisque c'est de là-haut que l'on peut observer le plus vaste des panoramas sur le lac et sur les Alpes, quelque part entre Genève et Bâle dans le Jura Suisse au-dessus de la Vallée de Joux, quelque part sur les hautes pelouses de celui qu'on appelle *Mont Tendre*, parce que son relief est le plus doux des hautes cimes, quelque part entre le col de Saint Cergue et le Col du Mollendruz au milieu des gentianes jaunes, c'est à ce moment-là, je m'en souviens, qu'il nous avait confié qu'il se sentait *littéraire* depuis l'adolescence et que l'orientation vers les mathématiques avait peut-être occulté sa vocation authentique.

**1.8. Contiguïtés littéraires.** Le même jour, il nous a communiqué une première version provisoire de son “manuscrit”

---

<sup>11</sup>C'est bien pour cela qu'on en rencontre si rarement et qu'il faut s'aider de chiens de chasse pour les débusquer et les traquer de jour. Avec le renard et le chevreuil, le sanglier est la dernière bête sauvage à opposer une vraie résistance à l'extermination et au “contrôle écologique” des sociétés de chasse.

<sup>12</sup>Je souhaiterais à cette occasion me ressouvenir de Julien Bonhomme et d'Olivier Druet, anciens élèves de l'ENS Ulm (promotion 1995, spécialités philosophie et mathématiques, respectivement). Ils ont disparu de la circulation – on ne sait pas pourquoi – peu de temps après le décès de Gilles Châtelet, alors que quelque chose d'amorcé aurait pu se continuer, comme si aucune structure ne pouvait supplanter le génie qu'il avait de rendre importants les concepts et les relations humaines. Il est clair que nous nous réjouissions de participer aux rencontres *Pensée des sciences* parce qu'il y avait Gilles Châtelet.

de son *Vivre et penser comme des porcs* – qui n’avait pas encore de titre précis à cette époque, si je me souviens bien, et qu’il appelait simplement “mon pamphlet”. Il avait bien insisté sur la confiance et l’honneur qu’il nous témoignait en faisant comprendre que seules trois ou quatre personnes pourraient jeter un œil sur sa pensée avant qu’elle ne fût éditée et nous avait invités à faire des remarques.

Faire des remarques ! J’étais loin d’être en mesure de dire quoi que ce soit sur ce numéro de soliste ! Le manuscrit commençait par *La soirée Rouge et Or du Palace*. Je lui ai conseillé d’écrire une introduction comme déclaration d’intention – ce qui lui a peut-être donné l’idée d’incorporer l’*Avertissement* qui n’existait pas auparavant – et d’étoffer le tout, rien de plus.

Alors lui, le mathématicien-philosophe diplômé d’économie et de physique, il était obsédé par le **travail de l’écriture qui n’est pas un travail technique de mise à l’épreuve présentationnelle**. Il a peu, très peu écrit et on pourrait faire un rapprochement approximatif de la syntaxe de son style avec celle de la phrase baudelairienne : rythme, mouvement, exactitude, originalité, certitude, plénitude. Dans une réunion de physiciens-mathématiciens-philosophes, il pourrait apparaître paradoxal de privilégier ce quatrième panneau dérobé du triptyque de son œuvre : la littérature. Mais nous y reviendrons par la suite.

**1.9. Le don de solitude.** Dans les années qui ont précédé sa mort, Gilles Châtelet était obsédé avant tout par la dégradation inexorable de son corps, de sa force musculaire, de son apparence physique. Au printemps 1999, une opération à la lèvre programmée pour mi-juin l’effrayait tant qu’il en parlait à tout le monde, alors qu’elle semblait anodine. Bien sûr, il ne s’agissait pas du sida : Il est mort le lendemain du jour où on lui a dit qu’en dix ans le virus n’avait pas fait de progrès en lui. Bien sûr, tout en lui luttait coriacement et avec acharnement contre la désespérance et la désillusion. Mais les tyrannies et les risques de la jouissance, les risques de l’affection et du romantisme, et surtout les affres de la solitude, tout cela pesait trop lourd dans sa vie.

Les fées qui se sont penchées sur le berceau de l’enfant Gilles Châtelet lui ont sûrement octroyé ce très fameux et très dangereux **don de solitude** – comme le proclamait avec ferveur et le décrivait avec tant de conviction Alexandre Grothendieck

à la fin du fascicule  $O_1$  du *Prélude en quatre mouvements des Récoltes et Semailles*, ce testament mathématique inattendu qui fut écrit avec fougue plus de dix ans après son suicide mathématique :

[Cette naïveté ou cette innocence] s'exprime par une propension (souvent peu appréciée par l'entourage) à regarder les choses par ses propres yeux, plutôt qu'à travers des lunettes brevetées, gracieusement offertes par quelque groupe humain plus ou moins vaste, investi d'autorité pour une raison ou une autre.

Cette "propension", ou cette solitude intérieure, n'est pas le privilège d'une maturité, mais bien celui de l'enfance. C'est un don reçu en naissant, en même temps que la vie—un don humble et redoutable. Un don souvent enfoui profond, que certains ont su conserver tant soit peu, ou retrouver peut-être...

On peut l'appeler aussi le **don de solitude**.

Il est impossible d'évoquer pleinement ici les dimensions métaphysiques impliquées par ce souci de répondre absolument à l'injonction de **tout penser par soi-même**. La solitude dangereuse de la pensée créatrice entraîne presque automatiquement un destin douloureux et fatal. C'est une solitude mûrement réfléchie, préservée puis éblouissante et incandescente qui malheureusement se corrompt et devient délétère parce que les communautés intellectuelles prédatrices du génie se nourrissent des fragilités de la personne humaine et prétendent cerner l'universel là où le singulier l'a complètement dépassé.

Gilles Châtelet a-t-il été usé par une solitude intellectuelle, par la peur de la stérilité ou par le désarroi sentimental ? Mystère... En tout cas, on pense à des morts brutales par maladie, par duel—voici que ressurgissent les fantômes de Galois et d'Abel—sans compter le trop fameux *suicide mathématique annoncé* de Grothendieck en 1970.

À la lecture des *Récoltes et Semailles* ou de *Vivre et penser comme des porcs*, on constate que ceux qui *demeurent*, monstres de stabilité malgré eux-mêmes, ne sont pas les plus puissants, ô syndrome incoercible de la bouteille à la mer. Comment ne pas s'empêcher d'éprouver le sentiment confus de s'éloigner de l'absolu alors même que ceux-là s'en rapprochaient ? À ceux d'entre nous qui sont encore en conquête !

La solitude assassine, c'est aussi celle de "Gros Dégueulasse", fameux personnage du dessinateur Jean-Marc Reiser, un provocateur grossier, célibataire, cynique, "crado" comme son nom l'indique, mais habité par une poésie du farfrelu qui fait rire,

c'est aussi ce personnage de bande dessinée universel par certains côtés qui d'un geste caractériel et imprévu, se saisit du tranchant d'une boîte de cassoulet ouverte et se saigne à mort à l'avant-bras. C'est l'explosion d'une singularité, laissant au sol seulement quelques taches coagulées de lactaires sanguins. Le suicide est bien le témoignage d'une défaite locale qui a résonné faiblement dans la topologie confuse de la société.

**1.10. Pontifications colloquiales.** Or donc, ce geste courageux a été perpétré. Reste l'œuvre, fourmillière de virtualités. Reste à en prendre possession. Tiens! On se souviendra de ce mot d'auteur aphoristique écrit par Sartre et qui ouvre *l'Idiot de la famille* : **On entre dans un mort comme dans un moulin.**

Alors, suivons allègrement ces *tour operators* philosophes qui nous convient à ces colloques "entre amis" sur la pensée des "célébrités". Par ici la visite! Voyez, c'est ici qu'on apprend comment on se donne l'impression de jouer *aussi* dans la cour des grands!

Et puisqu'il est tellement évident que la provocation spontanée par quolibets et feux follets d'écriture n'est pas le fait des pontifications colloquiales<sup>13</sup>, tu me pardonneras, très cher défunt Gilles Châtelet, je l'espère, de participer moi aussi à une prédation minutieusement orchestrée par l'académisme paradoxal de certains qui se prétendent les plus provocateurs et les plus résistants.

**1.11. Alliances et invocations.** Ô, cher ami Gilles Châtelet, hôte quasiment virtuel et prématurément disparu, ce texte est consacré à *ta mémoire* et au peu de souvenirs dont je suis riche te concernant. À toi qui sus secréter tout un arsenal d'impulsions conceptuelles; à toi qui te préparais méthodiquement à te métamorphoser en bombe vivante pour exploser dans les assemblées, dans les colloques et dans les séminaires! À toi, maître rigoureux *ès* provocation, accélérateur de mouvement conceptuel et artificier de la pensée, je dédie ces modestes analyses de lecteur sauvage.

Soyons dorénavant ton émule fugitif, puisque c'est le seul contact que ton œuvre tolère! Et que reviennent sur l'arène les jeunes loups carnassiers pourfendeurs solitaires des sottisiers miteux d'une certaine épistémologie impuissante!

---

<sup>13</sup>Il fallait bien créer l'adjectif, puisqu'il n'existait pas!

**1.12. Utinam.** J'ai peu connu Gilles Châtelet. Après une nomination au CNRS à Marseille, je l'ai peut-être rencontré en privé six ou sept fois, toujours après avoir convenu par téléphone d'un rendez-vous, pour tenter d'approfondir notre attirance intellectuelle réciproque qui en demeurait, par l'emprise d'une froideur qui me dépasse, et par une certaine retenue qui entretenait une distance élégante, à d'agréables échanges liminaires qui attendaient avec douceur de s'approfondir.

Il n'y eut, hélas, aucune rencontre entre nous durant la dramatique première moitié de l'année 1999. Je le croyais toujours euphorique de sa célébrité. Et pourtant certains appels téléphoniques, parfois alarmants, préparaient, difficilement, un éventuel séjour de reconstitution en Franche-Comté en Mai-Juin 1999.

La connivence entrevue n'a donc pas pu se déployer dans de puissantes incitations à œuvrer, comme je me l'imaginai à long terme. Je savais que Gilles Châtelet avait fréquenté Deleuze, qui l'avait tant éclairé sur le dépassement de soi-même par la pensée.

Au moins, avions-nous en commun cette double formation de mathématicien-philosophe, cette sensibilité métaphysique, cet instinct impulsif, cette liberté de ton, cette haine de la niaiserie, mais aussi le sens de l'aristocratie intellectuelle, la violence rhétorique, l'impériorité des certitudes éclairées, la violence infralinguistique, l'impulsivité, bref tous ces signes distinctifs qui font qu'un homme "quelconque" est racé – qu'importent ses origines sociales et son institution de rattachement !

**1.13. Avertissement.** L'impulsion liminaire de cette intervention en a d'ores et déjà montré la couleur : c'est la *parole pamphlétaire* qui est à l'honneur ici et qu'il faudra réaffirmer. Le plus grand hommage que l'on puisse faire à Gilles Châtelet décédé, c'est de rehausser en soi-même la fierté du spéculatif et de cultiver intérieurement le goût de la rhétorique. Dans son pamphlet extravagant, Gilles Châtelet avait inventé un nouveau genre d'orchestration éclectique du scientifico-satirico-burlesque qu'il charpente par une fantastique syntaxe du pilonnement. À nous de déchiffrer maintenant (*voir* §4, §5, §6 et §7 ci-dessous).

**1.14. Remerciements.** Je remercie vivement Françoise de m'avoir secondé activement dans l'élaboration de cette contribution. C'est un plaisir pour moi de remercier les organisateurs du colloque d'avoir mis tant de soin à réaliser cette rencontre symbolique. J'espère que la volonté de poursuivre le geste spéculatif et politique de l'œuvre de Gilles Châtelet aura une large audience parmi les nouvelles générations d'anti-cyber-Gédéons. J'espère aussi provoquer l'individuation de nouvelles *orchidées de résistance* dans notre si douillet et si stable Jurassic Park intellectuel.

## §2. LE POUVOIR D'ÉVOCATION PÉREMPTOIRE DE LA MOBILITÉ ET DES MOTRICITÉS

Il y a bien une expérience diagrammatique, une provocation à l'intuition engendrant toute une imagerie que les mathématiques viendront valider ensuite : savoir esquisser la solution en pointillés, c'est toute la force du diagramme.

Gilles CHÂTELET, À propos de Penrose et de *Shadows of the mind*, p. 1.

**2.1. Philosophie de la Nature.** Pour nous mettre en selle, commençons simplement par quelques rappels standard. L'œuvre épistémologique de Gilles Châtelet réhabilite avec force l'idée de *mariage* entre la Philosophie et la Science, c'est-à-dire entre l'idéalisme allemand de la première moitié du *XIX<sup>e</sup>* siècle et l'invention de la physique et de la mathématique modernes. Le philosophe-mathématicien revendique donc la fraternité de principe entre les reconstructions spéculatives de concepts mathématico-physiques dues à Schelling, Hegel, et les grandes créations physico-géométriques dues à Faraday, Grassmann, Riemann, Maxwell, Helmholtz et d'autres.

Il ne faut pas oublier, affirme-t-il, qu'en Occident, depuis plus de deux mille ans, philosophie, science, métaphysique, physique et mathématique marchent ensemble et sont liées par une communauté de questions originelles : Qu'est-ce que l'espace ? Qu'est-ce que l'infini ? Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que le mouvement ? Qu'est-ce que le devenir ? Qu'est-ce que la matière ? Qu'est-ce que la lumière ? Qu'est-ce que la vibration ? Qu'est-ce qu'une propriété physique ? *etc.*

Fidèle à l'enseignement des Lumières, la philosophie de la Nature doit donc *s'embusquer offensivement aux avant-postes*

*de l'obscur*, selon Gilles Châtelet. Elle doit penser les dimensions neuves et les mystères qui adviennent dans l'interrogation perpétuelle sur les natures physico-mathématiques.

## 2.2. L'unité Mathématique – Métaphysique – Physique.

Ainsi, ce n'est pas tant l'existence d'une *communauté de questions* envisagées séparément suivant l'autonomie d'un champ qui compte, mais c'est l'existence de *rapports d'inspiration réciproque* entre les champs qui peut et qui doit *réaffirmer constamment l'unité profonde du questionnement sur le réel : l'unité Mathématique – Métaphysique – Philosophie*. Surtout, il faut éviter à tout prix d'écarter comme diabolique et réfractaire à l'articulation ce qui est caractéristique du spéculatif, du mystérieux, du métaphysique et de l'irrationnel. Toutes les sciences physico-mathématiques en sont encore gorgées, à la fois dans les modes d'accès à l'inconnu par la recherche et dans toutes sortes de réactivations historiques plénières.

**2.3. Le mystère du mouvement.** Être de mouvement, l'homme qui pense s'égare en cherchant à déterminer des essences et des substances. Car le mouvement ne découpe pas d'abstractions amplifiantes, il ne théorise pas, il ne démontre pas, il ne fixe pas, il n'est que le passage entre la puissance et l'acte, l'"acte en puissance, en tant qu'il est en puissance", selon la célèbre définition qu'en donne Aristote dans sa *Physique*. Il transite en silence, furtivement, dans le sensible. C'est un marionnettiste insaisissable, surprenant. Il est trop riche, donc incompréhensible. Le faisceau de paradoxes zénoniens en interdit l'accès à la pensée qui toujours s'illusionne quand elle croit le saisir. Il est cette transcendance royale qui s'étend à portée de nos mains. Il nargue.

Donc, ce n'est pas le Sensible, ou l'Opérateur, ou le Formel, ou le Constructif, ou l'Herméneutique, ou l'Objectivité, ou l'Histoire, ou encore les Contenus Formels qui constituent à eux seuls la valeur capitale autour de laquelle doit s'articuler une épistémologie qui soit à la fois percutante et profondément neuve, c'est le *Mouvement*, transversal à toutes ces catégories-phares, qui seul peut leur insuffler de la vie.

Mais le Mouvement est d'autant plus difficile à articuler qu'il est plus immanent à l'activité et qu'il est presque intraduisible

par solidification symbolique. C'est une immanence trop immanente, une respiration inconsciente, un mystère tué dans l'œuf par l'évidence de nos gestes. Le Mouvement est résolument mystérieux pour la pensée, sans pour autant être inassumable par la médiation d'une re-mise en scène *animée par nos gestes*. Et ses tensions internes écartèlent la pensée dans son immobilité paresseuse. Pour le dogme cristallin, le Mouvement est indécence. Il s'obstine et entrave la volonté de puissance du concept.

En tout cas, le Mouvement est universel, il s'impose et le désir de fixation se débat lui aussi contre des forces voraces et prédatrices. C'est aux procès d'actualisation du physico-mathématique que l'épistémologie, avide création, d'invention et de révolutions scientifiques, doit s'attaquer, ce sont ces procès qu'elle doit s'efforcer de reconstituer. La philosophie des sciences élaborée par Gilles Châtelet est l'une des premières à assumer pleinement la nécessité de dire le mouvement, et rien que le mouvement, en magnifiant résolument son immanence.

**2.4. Exemple : invention mathématique de l'électromagnétisme.** La mise en œuvre complète du physico-mathématique exige d'importantes infrastructures métaphysiques que le sens commun, la dictature des formalisations et les paradigmes ne rendent pas obsolètes. C'est l'enjeu majeur des enjeux du mobile, son *experimentum crucis*. Crucialement en effet, Gilles Châtelet insiste sur les expériences de pensée qui précèdent toute démonstration et toute saisie formalisante. Rappelons deux exemples qui lui étaient très chers.

- Avec ses lignes de forces et ses diagrammes expérimentaux, Faraday voyait *palpiter l'espace électrogéométrique*, fait d'une toile où *grouillent les pressions du longitudinal et les strictions du latéral*. L'*expérience manipulative* du champ électrogéométrique provoque aussitôt la mise en situation variée des appareillages. Cette pédagogie inventive de la manutention débouche sur un glacis d'expériences inédites que stimule la puissance allusive de la mise en mouvement par le corps.

- Avec une élégance spéculative devant laquelle on devrait se pâmer d'admiration, Maxwell avait parfaitement bien saisi l'importance de la nouvelle découverte de Faraday et de Hamilton : l'offensive du latéral, c'est-à-dire la découverte de *ce qui tourne*



comme une nouvelle *nature géométrale*. *L'espace électrogéométrique s'accomplit par l'articulation de la dualité translation-rotation avec celle des champs électrique et magnétique*. Maxwell considérait qu'il fallait d'abord s'initier aux rituels de l'intuition physique *avant même* de s'approprier ce savoir par un formalisme adéquat. C'est une imagerie mentale entièrement nouvelle qu'il faut méditer en propulsant la sensibilité même de l'expérimentateur au cœur du champ électromagnétique. *Le mode de contemplation des quantités géométriques et physiques [sans introduction explicite des coordonnées cartésiennes] est plus primitif et plus naturel*<sup>14</sup>.

**2.5. La dignité ontologique du pré-formel, la mobilisation constante de l'informel et son surlangage effectif.** Heureusement, la vocation expérimentale de la métaphore sauve le préformel vanté par Maxwell des griffes haineuses du positivisme logique. Si tel était seulement le cas, on admettrait aisément que le préformel ait sa quote-part, son maigre droit de cité au panthéon positiviste. On pourrait fort bien alors le réserver seulement comme glanure aux centaines de tâcherons désœuvrés de l'histoire des sciences, si avides d'un peu de supplément d'âme.

Mais bien au-delà de la nécessaire réactivation du préformel en tant qu'il est indispensable à la bonne compréhension intuitive des objets et des structures, il y a un *immense règne construit* de pensée informelle que les chercheurs excitent tacitement en eux, parce que c'est leur plus précieux kérosène. Seule l'intuition funambule sur la corde formelle sait faire basculer l'esprit d'un seul coup par dessus les viscosités du langage. C'est en faisant l'économie du connu et des intentions évidentes que ces surlangages atypiques et presque idiosyncrasiques produisent des déplacements producteurs de pensée scientifique formelle.

Mais il ne faut pas se cacher que la libération de la pensée par le non-verbal demande des années de travail méditatif. L'informel domestiqué au niveau subjectif exige de l'instinct dans la discipline de recherche solitaire. Comme au Minautore, il faut avoir sacrifié à l'intuition féroce des journées entières de réflexions impuissantes, il faut avoir fait violence à des murs

---

<sup>14</sup>Voir *Les enjeux du mobile*, Chapitre 5.

intellectuels jusqu'à saigner. Nul ne sera puni d'abuser de sur-langages qu'il aura laisser mijoter en secret, dans le silence de la recherche et de la méditation, s'il en sort de l'effectivité, s'il en sort de la pensée, s'il en sort *du nouveau*. Mais peu sont ceux qui pénètrent dans ce type de secrets-là avec la pleine lumière de la conscience. Fort d'y avoir eu accès par son expérience de mathématicien et par son caractère, Gilles Châtelet les retrouve alors dans tous les grands témoignages historiques de spéculation scientifique pure.

Mais qu'est-ce que le préformel, qu'est-ce que l'informel ? Je répondrai innocemment que la définition importe peu pourvu que par là soit désignée une réalité de la pensée scientifique où circule l'intuition avec son carburant mystérieux. Mais l'informel, ce n'est pas seulement la métaphysique interne aux mathématique sommeillant dans la nacelle confortable des appétits conquérants du formel. L'informel sait aussi flairer les mutilations métaphysiques qu'infligent des réponses trop rapides.

**2.6. Attraper le geste et pouvoir continuer.** Dans la conclusion de *Méthode axiomatique et formalisme*, Cavailles exige que soit retrouvée

l'intuition centrale [...] qui constitue l'unité profonde – mais cette fois insaisissable dans l'action – d'une théorie ; comprendre, c'est en attraper le geste et pouvoir continuer <sup>15</sup>.

On sait que chez Gilles Châtelet, ce concept de *geste* est crucial pour analyser le mouvement de compréhension amplifiante des mathématiques. Mais qu'en est-il réellement chez Cavailles ?

Comme l'écrivait Julien Bonhomme dans son beau mémoire de maîtrise<sup>16</sup>, Cavailles s'avance *masqué* dans ses deux remarquables thèses de doctorat. Préoccupé surtout des implications philosophiques de la solution *négative* au problème des fondements qui se dessinait clairement à la fin des années 1930, après l'échec collatéral du programme fort de Hilbert et de l'intuitionnisme réducteur de Brouwer, Cavailles étudie l'œuvre mathématico-logique dans l'*a posteriori* de son histoire. C'est une dialectique achevée qui s'offre à l'historien-philosophe des mathématiques. La thèse de Cavailles n'est conclusive dans ses grandes lignes que parce que la *tension et l'ouverture du sujet qu'il a étudié étaient déjà mortes à son époque*. En effet, le

---

<sup>15</sup>Jean CAVAILLÈS, *Méthode axiomatique et formalisme*, dans *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris, Hermann, 1994, p 178.

problème du fondement des mathématiques n'a pas connu un destin particulièrement novateur après le coup de grâce apporté par Gödel.

Il en résulte que l'optique de Cavallès souffre d'un astigmatisme réel quant à l'ouverture intrinsèque et indélébile des mathématiques, comme je n'ai jamais cessé de l'affirmer, en jouant habilement de la provocation<sup>17</sup>. Le potentiel, le provisoire, l'espéré, l'inachevé, l'erreur qui éclaire, la nécessité de l'heuristique, le langage informel, le géométrico-physique, et aussi le geste, tout cela ne peut trouver de place dans le système cavallésien. Ce qu'il appelle le geste n'est donc qu'une dénomination inventée à la sauvette pour signaler puis fermer tout un univers de questions délicates et subtiles. Au fond, puisqu'on n'y comprend rien à ce que font les mathématiciens, il suffit de se dire qu'ils attrapent le geste et qu'ils continuent le mouvement, exactement comme s'ils étaient de simples artisans. Voilà qui est rassurant : il n'y a rien de très mystérieux dans le monde de la pensée pure, Dieu soit loué !

Par cette référence au geste chez Cavallès, Gilles Châtelet s'engouffre donc dans une des dolines dérobées du système cavallésien. Il met le doigt sur la papille optique d'une rétine. Et la référence à Cavallès est quasiment superflue.

**2.7. La vulgate du geste.** Mais que vient faire le geste, ce parler-avec-les mains qui nous rapproche du primate ou du physicien si peu rigoureux, la bête noire de tous les bourbakistes purs ? À travers l'équation stéréotypée Gilles Châtelet = le geste (qui le suivait comme son ombre de son vivant), c'est une vulgate de la théorie du geste qui s'est enracinée dans les esprits et qui n'éprouve aucune honte à émasculer une pensée de ses attributs les plus essentiels.

Par exemple, on remarquera d'abord que faire des mathématiques, c'est effectivement gesticuler, au tableau ou devant une feuille, c'est faire des figures avec de la craie, c'est tracer quelques croquis avec un brin de flou artistique. Par un peu de réflexion, on se convaincra que l'on est effectivement *investi* dans son corps, que l'on est concerné, au cœur du visible et au

---

<sup>16</sup> Julien BONHOMME, *Intuition et geste mathématiques chez Jean Cavallès*, Mémoire de Maîtrise, Université Paris XII (Nanterre) et ENS Ulm, 1995, 204 p., disponible à la bibliothèque de l'ENS.

<sup>17</sup> Joël MERKER, *Contre Cavallès*, notes d'exposé.

centre du sensible, par le mouvement des membres. Le corps propre est en effet germe de mouvement pour la représentation de soi-même parmi les objets mathématiques. Comme le bon-homme d'Ampère, je m'imagine en train de m'enrouler dans un certain sens le long d'une boucle pour déterminer une orientation dans l'espace. Comme le physicien expérimental, je formerai avec le pouce, l'index et le majeur ce trièdre orienté qui me permettra de retrouver l'orientation conventionnelle de l'espace électromagnétique. Mon intuition de l'infini s'ébauchera grâce à un zoom de mon esprit dans un milieu matériel intuitif que je parcourrai du regard jusqu'aux différentielles infinitésimales. Ah, oui, il y a bien un cortège de corps fantômes qui marque ses lieux d'occupation possible dans le substrat mathématico-physique.

De plus, la vulgate du geste métaphorisera facilement toutes ces données intuitives. On parlera d'un *geste* pour désigner une découverte abstraite, une vision théorique, un faisceau d'engagements dans la pensée. On parlera d'un *geste* pour désigner le déclenchement d'un nouvel horizon paradigmatique : le *geste* kantien, le *geste* hilbertien, *etc.* On s'éprendra de l'inventivité des gestes inattendus qui brisent les habitudes reçues et annoncent les révolutions scientifiques.

C'est donc vers une phénoménologie du geste que débouchera naturellement ce type de réflexions, vers une réhabilitation du sensible. Voilà ce que serait la théorie du geste pour le vulgaire : séduisante et pas si redoutable que cela.

**2.8. L'authentique théorie du geste : dynamique de mobilisation et importance de la motricité.** Éh bien non, pas du tout : ce n'est pas du tout cela que vise Gilles Châtelet. Il y a trop de mièvrerie et pas assez d'action dans cette phénoménologie décolorée du geste, cela manque de punch !

Tout d'abord, le geste chez Gilles Châtelet est essentiellement une *propulsion* ; il ne se laisse pas enfermer dans la perception du mouvement sensible, il ne se laisse pas attraper devant nous, comme un spectre, comme un filigrane éclairant. Ce n'est pas un geste qui se déclenche tout seul. C'est justement la manière dont il se provoque qui est en question. Contrairement à l'image phénoménale passive qu'il pourrait donner, le geste a de la motricité, il suscite le mouvement, il n'est pas seulement *mobilisation* mais il est aussi *provocation de mouvement*. C'est une

*propulsion qui se referme en impulsion.* Il est inertie surprise par des accélérations toujours prêtes à perturber la rectitude galiléenne par une déviation volontaire. Le geste irrigue de la force. Le geste est force, il est énergie.

Rappelons brièvement les cinq thèses que Gilles Châtelet formule minutieusement dans son *Introduction*<sup>18</sup> et que nous ne commenterons pas en détail :

- Le geste n'est pas substantiel : il gagne de l'amplitude en se déterminant.
- Le geste n'est pas un simple déplacement spatial : il décide, libère et propose une nouvelle modalité du "se mouvoir".
- Le geste est élastique : il peut se ramasser sur lui-même, sauter au-delà de lui-même et retentir.
- Le geste enveloppe avant de saisir et esquisse son déploiement bien avant de dénoter ou d'exemplifier.
- Un geste réveille d'autres gestes : il sait mettre en réserve toutes les virtualités provocatrices de l'allusion.

Le geste est comme une grappe de glycine en inflorescence susceptible d'enchanter le virtuel. Il crée, sans s'y subordonner, les mobilités que le monde exige pour la participation de l'homme pensant au règne moteur du sensible. Chaque geste investi de pensée agit par feux d'artifices de possibilités inattendues et de projets résorbés. Toute la richesse intuitive que les scientifiques déploient hors du langage et des réalisations concrètes, tous les rêves dans lesquels ils se projettent en extrapolant au-delà de leur maigre action concrète, tous ces mondes d'intentions virtuelles, tous ces projets grandioses avortés, c'est la participation générale de la pensée au Mouvement qui le rend possible. En définitive, la théorie du geste nous rappelle donc à l'immanence qui nous est la plus essentielle, l'immanence du Mouvement.

### §3. AMBIGUÏTÉS ET IMPUISSANCES DE LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES

La philosophie des sciences déprécie [l'intuition] comme naïveté pré-formelle, comme *chrysalide encombrante* d'une structure maintenant détectée par les lunettes parfaites du mathématicien contemporain.

Gilles CHÂTELET, *Les enjeux du mobile*, Le Seuil, collection "Des Travaux", 1993, p. 269.

<sup>18</sup> *Les Enjeux du mobile*, pp 32–33.

**3.1. Attaques frontales.** Je ne céderai jamais là-dessus : Tant sur le plan institutionnel que sur le plan de la production textuelle, la philosophie des sciences est aujourd’hui dans une position que je trouve purement frustrante. Pourquoi ? parce qu’à mon avis, seuls les scientifiques qui sont réellement en activité et que pénètre de manière vivante un véritable souci philosophique, parviennent à faire avancer les interrogations que suscite la pensée scientifique actuelle *en mouvement*. Évidemment, la philosophie des sciences que je fustige – comme d’habitude – n’est pas celle qui est représentée par les intervenants de cette rencontre, c’est celle de l’épistémologie institutionnelle “scotchée” à des problématiques vieilles de près d’un siècle. Je vais donc m’amuser à répéter quelques diatribes et à déballer mon cabas de don quichotteries coutumières.

Il y a bien sûr toutes ces questions métaphysiques indélibiles et inassumables : l’infini existe-t-il ? Les mathématiques ont-elles une fin ? Que reste-t-il à découvrir<sup>19</sup> ? Toute question mathématique est-elle susceptible à long terme de recevoir une réponse complète et définitive (Hilbert) ? Y a-t-il une objectivité des mathématiques ? Le Continu est-il un concept voué à demeurer inépuisablement en question ? Comment caractériser, voir, analyser et comprendre l’*ouverture* des mathématiques ? Y a-t-il du réel à explorer ou seulement de l’acte avec ses traces et ses constructions réactivables ?

Il y a bien sûr aussi les questions terribles concernant le rapport des mathématiques au réel physique, la très célèbre question de l’efficacité déraisonnable des mathématiques, la question dualiste sans cesse renouvelée de l’adéquation entre “modèle” et “réalité”, la question de l’entrelacement entre découvertes physiques et découvertes mathématiques et leurs effets d’inspiration réciproque, ces effets ping-pong à l’infini de miroirs parallèles, ou encore la question du retard des théories mathématiques par rapport aux découvertes physiques : intégrales de Feynmann, travaux de Witten, formule de Verlinde, existence de *p-branes* – par exemple, des surfaces de Riemann à bord – attachées à des variétés lagrangiennes, et maintes autres

---

<sup>19</sup>C’est la seule des questions de cette liste qui soit ironique : il s’agit d’une question de sens commun que la revue *Sciences et Avenir* n’a pas hésité à apposer en couverture d’un numéro Hors-Série consacré aux *Grandes découvertes* et aux *Coups de génie*, et que les étudiants de Licence me posent régulièrement. Qu’il est profond le fossé qui sépare le chercheur du commun des mortels !

formules appétissantes que les physiciens découvrent facilement et sur lesquelles les mathématiciens se cassent les dents.

Ce n'est pas vers ces dernières questions neuves et très alléchantes que l'épistémologie institutionnelle dirige les jeunes historiens-philosophes des sciences. Trop difficile pour eux, trop proche de nous et le recul temporel serait insuffisant pour la certitude dans l'analyse<sup>20</sup> : voilà les alibis. C'est surtout vers les questions balisées, qui font partie maintenant du corpus et du paradigme, que l'on dirige les jeunes énergies. Le directeur guide son élève dans la forêt qu'il a déjà explorée, lui montrant quelques voies dérobées qu'il n'a pas eu le temps, le désir ou le courage de poursuivre. Forte d'une tradition et d'un corpus assez ample, l'épistémologie peut se ravitailler en eau auprès des citernes classiques de spéculatif, tournant en rond autour d'elle-même sans se mortifier, prenant plaisir à retravailler seulement des exemples rebattus et suranalysés, *exempli gratia* : les errances du programme de Hilbert, la fameuse gödelite (expression de J.-Y. Girard) autour des théorèmes d'incomplétude, l'héritage des Bachelards, Cavailles, Lautmans, Canguilhem et autres, les mathématiques chinoises, l'histoire de l'algèbre et de la géométrie jusqu'au début du vingtième siècle, l'histoire des géométries non euclidiennes, *etc.*

**3.2. Ambiguïté et impuissance.** L'*ambiguïté* de la philosophie des sciences, c'est de vouloir s'inscrire dans un site sans parvenir à comprendre véritablement ce qui le *pousse de l'intérieur à des dépassements imprévisibles*. C'est de se vouloir pensée des protensions, mais *uniquement dans l'a posteriori de l'histoire réalisée*. Elle travaille sur un produit fini d'où sont gommées toutes les interrogations provisoires qui circulent dans l'inaccompli, *en tant qu'elles sont réellement provisoires et incertaines*. Dans ces conditions, peut-elle y être vraiment sensible? Il ne faut pas se cacher qu'au sein même de ce produit fini, le mathématicien acteur, enseignant, ou chercheur, a bien l'habitude de deviner, de reconstruire et de réévaluer les tensions informelles du discours pour les faire revivre, les prolonger, les dépasser, en assumant bien sûr le devoir de faire

---

<sup>20</sup>L'argument fatal contre une certaine épistémologie, c'est qu'elle refuse avec une fausse sagesse qui est de la sottise pruderie de travailler là où rien n'est certain, dans l'ouverture réelle et dans l'inaccompli concret. Au contraire, les sociétés payent cher des bataillons de scientifiques chercheurs et autres kyrielles de laboratoires qui tous s'escriment courageusement sur le front de l'inconnu.

progresser la compréhension des choses et d’approfondir la perception du réel. Pour le scientifique qui cherche, ce n’est pas l’épistémologue qui est le meilleur guide pour la reconstitution de l’ouverture des questions dans l’histoire réalisée. L’ambiguïté débouche donc sur l’inutilité pure et simple : pour sonder les profondeurs de l’inconnu dans l’histoire et en tirer de nouveaux secrets, le scientifique n’a donc pas besoin du discours épistémologique. Poursuivons le raisonnement : le discours épistémologique a au moins le mérite d’expliquer des choses à un niveau accessible et de donner l’illusion aux élèves des “petites classes” de rentrer dans la “cour des grands”.

L’*impuissance* – faut-il le préciser – c’est l’incapacité à assumer pleinement, philosophiquement, la complexité et l’ouverture du réel scientifique. Évidemment, une épistémologie non-impuissante serait possible, à condition qu’elle soit conduite par des chercheurs qui sont au faite de l’actualité scientifique.

### **3.3. Assumer pleinement la technicité des sciences contemporaines : seul geste spéculatif qui pourrait sauver la philosophie des sciences de la mort par inanition.**

Non, la philosophie classique des sciences ne peut plus être aujourd’hui qu’une *propédeutique à la philosophie des sciences actuelles*. Par le retour à l’épistémologie du début du *XX<sup>e</sup>* siècle, il doit s’agir seulement d’apprendre ses classiques, comme on apprend la grammaire et l’orthographe en classe de cinquième, comme on apprend les langues anciennes ou l’histoire de la philosophie, comme on fait des gammes au piano, comme on cotoie la littérature et l’actualité par la lecture régulière de romans ou de journaux.

Même soigneusement enveloppées et écrasées sous des strates innombrables, les questions métaphysiques les plus profondes continuent à s’exprimer *dans* les questions les plus techniques. C’est aux franges de la connaissance qu’elles vivent et s’agitent avec le plus de puissance. Eût-il atteint un degré de perfection inégalé, le corpus d’histoire et de philosophie des sciences de la première moitié du *XX<sup>e</sup>* siècle n’est pas une fin en soi, et il faut bien y prendre garde, car l’on risque d’y dilapider toute son énergie, définitivement.

C’est à des tâches entièrement nouvelles et à de nouveaux impératifs qu’il faut se confronter car *ce sont les seuls qui*



*soient susceptibles de provoquer des accélérations de la vision épistémologique.* Il s'agit de :

- Comprendre les pratiques, les mouvements, les différentiels, les protensions, dans la science contemporaine ultra-technique, en assumant pleinement la complexité et la diversité des tendances et en acceptant les difficultés, sans se réfugier frileusement dans une histoire historienne de l'histoire des sciences.
- Comprendre *seul et par soi-même* la résonance des questions centrales que les textes hésitent à faire circuler, par manque de courage, par manque d'engagement, ou tout simplement par paresse spéculative.
- Comprendre, évaluer et apprendre à *voir l'inconnu dans le connu* par une fréquentation régulière des champs spécialisés.
- Travailler régulièrement à suivre l'actualité mathématique.
- Pénétrer plusieurs domaines en méditant leurs protensions, leurs dépendances mutuelles et leurs applications. Suivre leur évolution pendant quelques décennies.
- Apprendre à assimiler les innombrables simplifications de démonstration qui sont régulièrement apportées aux théorèmes marquants, comme on lit plusieurs romans policiers en parallèle.
- Ne fréquenter le conceptuel qu'à travers le problématique. Féconder vigoureusement le problématique par ses réalisations conceptuelles. Exhumer les questions souterraines qui ont été progressivement mutilées par la pratique du plagiat scientifique. Apprendre à voir l'ouverture. Privilégier l'inconnu sur le connu.
- Se poster en *guetteur philosophique* dans un domaine des mathématiques que l'on aura choisi pour sa *densité* dans les mathématiques tout entières. Grâce à ce choix, susciter des visions nouvelles concernant l'*unité* des mathématiques.
- Accéder à une formation à l'esprit de survol en la nourrissant par une pratique régulière, *journalière* du **calcul**, de la **recherche** et de l'**enseignement**.
- Cultiver une nouvelle forme d'*encyclopédisme mathématique* qui soit transversal aux compartimentations en domaines de recherche et renforcer l'exigence de pénétrer dans l'univers de ce qui est en train de se faire.
- En définitive, *vivre avec son époque*, c'est-à-dire accepter que le *souci du spéculatifs* s'identifie à un devoir de *faire face* à la complexité et à l'ouverture du réel et de la pensée scientifique.

**3.4. La nostalgie du spéculatif pur.** On a beau jeu de croire que les mathématiques professionnelles sont inaccessibles et qu'il ne s'y joue de toute façon plus de ces questions authentiques qui plaisent à la philosophie. Au contraire, c'est dans les mathématiques *techniques* que le questionnement est le plus vivace et qu'il s'échange le plus de spéculations spontanées, ce sont les mathématiques *techniques* qui ont assimilé le questionnement sur l'infini, sur la continuité, sur le nombre, *etc.*, ce sont les mathématiques *techniques* qui ont vaincu la crise des irrationnelles, les paradoxes des différentielles, les questions que posaient l'axiomatisation des mathématiques, *etc.*, bref, ce sont les mathématiques *techniques* qui ont un sens et qui sont en mouvement.

Et paradoxalement, il y a beaucoup plus de philosophie et d'histoire des sciences *actuelles* dans les textes de *vulgarisation scientifique de haut niveau* écrits par des spécialistes dans des revues destinées au grand public, ou encore dans d'excellentes encyclopédies spécialisées remises à jour récemment, que dans tous les ouvrages de seconde main de l'épistémologie.

La philosophie est trop souvent synonyme de blocage, de crispation, de méfiance vis-à-vis de l'effectif, de méfiance vis-à-vis de l'actif et du concret, qui se déploieraient dans la sphère de l'opérativité de manière quasi-automatique et sans réfléchir. Au contraire, la philosophie devrait fortement s'inspirer de la capacité à naviguer à toute allure dans des architectures scientifiques colossales et prendre exemple sur l'incroyable *musculature du spéculatif que les mathématiques s'offrent devant les problèmes ouverts*. Elle croit à tort pouvoir tenir un discours général sur la science en se dispensant des contenus techniques que bien souvent elle ne maîtrise pas et qu'elle serait d'ailleurs bien en peine de réactiver ou d'expliquer, même informellement, avec pertinence.

**3.5. De la motricité du corps en mouvement pour mobiliser la pensée.** L'épreuve de l'informel est parfois disqualifiante. En mathématiques, la mise en mouvement d'une démonstration technique appartient à une toute autre sphère que celle de l'écriture minutieuse. On le voit en maîtrise de mathématiques lorsqu'on doit apprendre aux étudiants *comment faire vivre le mémoire qu'ils ont rédigé*. C'est parce que seul l'informel peut faire vivre le formel pour l'intuition, c'est parce

que le **geste au tableau** s'interpose comme une magie d'un autre ordre que la simple déclamation, c'est parce que le corps procure un intermédiaire inouï de potentialisation et de mise en mouvement de la pensée, c'est parce que *le mouvement autonome des objets algébriques, géométriques et topologiques, qui ne possède jamais en lui-même de principe actif de mise en branle, peut s'aider, pour exister, de la puissance qu'a le corps de créer de la motricité au sens propre du terme : seul le corps en mouvement peut servir la pensée en action.*

Dans un cours de philosophie, l'écart entre le texte écrit et le cours magistral n'est pas si grand qu'en mathématiques. À l'accoutumée, le philosophe récite assis sur sa chaise au bureau. Dans une discipline littéraire, la différence de potentiel entre la pensée grise et sa mise en scène magistrale n'est jamais considérable. Mais c'est tout le contraire qui se joue en mathématiques. Évidemment, le mouvement des lèvres, le timbre de la voix et le style déclamatoire ont encore une importance capitale. Certes, il est bien entendu qu'un exposé très vivant que l'on récite assis sur une chaise avec la seule force parole, sans usage du tableau, peut mobiliser les foules. Tout est question tonalité. Mais le geste actif, le mouvement, le mime mobile, la dynamique d'écriture au tableau, tout cela a le pouvoir de propulser une tonalité bien au-delà de sa trame.

**3.5. La technique d'allusion du diagramme.** À la suite de Gilles Châtelet, on a beaucoup parlé de la puissance d'évocation péremptoire des diagrammes, de leur *vividness* qui ne se réduit pas à un illustratif subsidiaire, on a insisté sur le fait qu'ils forgent une nouvelle discipline de l'attention, et incitent à de nouvelles expériences, on sait qu'ils bourgeonnent de pointillés, et qu'ils téléportent la pensée dans de nouvelles dimensions spéculatives, on sait qu'il y a une épaisseur, une *acuité* du matériel et du figural qui provoque l'allusion à d'autres gestes, à d'autres mouvements de la pensée.

**3.6. Le langage mathématique de la figure-mouvement.** Au sens consacré, le diagramme se contemple : il participe de l'ordre du mouvement en tant que germe d'inspiration figurale. Voici maintenant un exemple qui développe, complète et enrichit cet ordre d'idées : il s'agit des *démonstrations mathématiques accompagnées symboliquement par les dessins*. Dans ce

domaine, le diagramme cherche à se faire mouvement, en se démultipliant comme un film.

Rappelons tout d'abord que dans les mathématiques contemporaines, certaines *démonstrations géométriques complètes* de longs théorèmes ne se réduisent pas seulement à un calcul symbolique littéral, à la formalisation, à la combinatoire ou à la recherche de l'élégance rédactionnelle. C'est la *publication* des textes mathématiques sous une forme ultra compacte et *scripturale* qui pourrait faire croire que l'activité mathématique consiste en 90% d'écriture et de souffrance contre 10% d'intuition et de découverte. Cela est faux, c'est complètement faux ! En vérité, le texte et ses théorèmes cachent toute la *dynamique de la mise en mouvement des démonstrations à la main par un mathématicien en chair et en os, lequel peut utiliser sa puissance de motricité là où la simple lecture se révélerait impuissante à délivrer les secrets les plus importants*. Ainsi, l'exposition au tableau transcende la littéralité du texte.

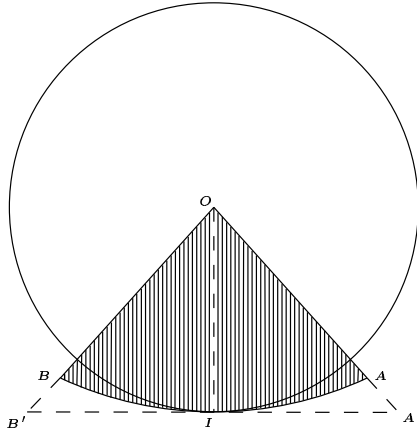
Je voudrais poursuivre cette intuition du geste en évoquant ce que j'appelle les *démonstrations accompagnées par les dessins*. En géométrie contemporaine, il y a des démonstrations relativement longues qui accumulent un grand nombre de constructions échafaudées les unes sur les autres et que l'on retranscrit sous la forme d'un texte formel. Il est vrai qu'en géométrie différentielle, en topologie générale, en géométrie algébrique, le concept travaille par lui-même en s'aidant de formes idéalisées du figural et de quelques diagrammes symboliques standard que l'on rappelle pour les besoins de l'illustration. Le diagramme n'y est pas central. Mais dans certains domaines qui sont beaucoup plus au contact de l'espace physico-géométrique, comme la théorie des nœuds, l'étude des surfaces, la théorie des variétés compactes de dimension trois, la théorie des pavages, l'analyse et la géométrie complexes en dimension complexe deux, le sixième problème de Hilbert, l'étude topologique des singularités de champs de vecteurs en dimension deux ou trois, ou les problèmes de disques holomorphes attachés à des variétés totalement réelles, dans tous ces domaines *il y a un langage géométrique totalement parallèle au langage formel, beaucoup plus subtil que lui, et qui déploie en figures successives tous les gestes du corps et de la pensée dans l'explication*.

Bien entendu, il y a l'explication informelle au tableau qui permet de déployer ces gestes figuraux devant un collaborateur ou devant un collègue, en utilisant des craies de couleur, par exemple. Cette pratique permet d'en dire plus que le texte sec. Son importance dans la recherche est telle que les chercheurs savent pertinemment qu'il faut voyager pour se rencontrer : l'échange de manuscrits par courrier électronique ne remplacera jamais le dialogue. Même le téléphone laisse passer plus de mouvement. Tout cela prouve déjà clairement que le texte n'arrache que peu de mobilité à la pensée en acte.

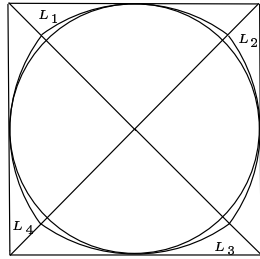
Mais ce n'est pas tout. Les nouveaux outils de traitement de texte mariés aux *logiciels de dessin mathématique* suggèrent un nouveau type de pratique d'accompagnement figural intratextuel et rigoureux, que l'on entremêle avec le texte formalisé. Grâce à la mise en figures, le mouvement entre d'un seul coup avec beaucoup plus de puissance dans le texte. Presque chaque geste enrichissant une figure, presque chaque nouvel angle de vue sur une ancienne figure, presque chaque introduction d'un nouvel objet sur le plan littéral, doit s'accompagner d'un dessin qui marie l'aspect représentationnel avec l'aspect symbolique.

Alors d'un seul coup, tout le théâtre d'intuitions géométriques mobiles que l'on a en tête quand se déploie une démonstration formelle peut prendre corps, il peut s'insérer dans la tension de la trame scripturale et doper la compréhension du lectorat. De telles figures enchaînées comme le mouvement ne se réduiront jamais à un illustratif épisodique, elles pourront s'assimiler à une sorte de micro-cinéma mathématique réalisant la mise en image de tous les gestes de la démonstration. Voici une illustration détaillée de ce discours général que l'on peut sauter en première lecture.

**3.7. Exemple complet : polygones paraboliques et meilleure approximation des aires ; une variation sur les méthodes de quadrature de Viète et d'Archimède.** Décrivons géométriquement la méthode. Viète et Archimède inscrivent et circonscrivent des *triangles* à un cercle unité pour en calculer l'aire et le périmètre, c'est-à-dire le nombre  $\pi = 3,141592653589 \dots$ . Sans augmenter la complexité des calculs, on peut doubler la rapidité de convergence de ces algorithmes en circonscrivant au cercle unité dont on veut approximer l'aire non pas des triangles, mais des *segments de parabole*. Quelques figures suffiront à expliquer clairement l'objectif. Les quatre premières sont symboliques, elles aident l'intuition à plonger rapidement dans le contenu.

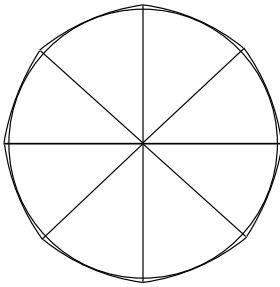


L'idée est la suivante : plutôt que d'approximer l'aire d'un disque de rayon 1 par l'aire de  $4 \cdot 2^n$  triangles  $OA'B'$ , il est préférable de l'approximer par  $4 \cdot 2^n$  morceaux de secteurs à base parabolique  $OAB$ . Il existe en effet une unique parabole qui passe par les trois points  $A, I, B$  et qui est tangente au cercle à l'ordre 2 au point  $I$ .

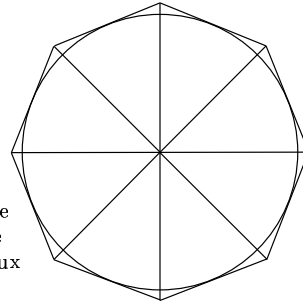


Lorsque l'on approxime le disque par le carré de côté 1, on perd les quatre lunules  $L_1, L_2, L_3$  et  $L_4$ .

Il semble que l'approximation par quatre secteurs paraboliques externes donne une bien meilleure approximation de l'aire du disque.



Comparaison de l'aire de l'octogone parabolique et de l'octogone droit : les excès d'aire par rapport au disque unité semblent être très différents, comme une approximation d'ordre un l'est par rapport à une approximation d'ordre deux



Passons maintenant aux calculs. On divise le cercle en  $4 \cdot 2^n$  secteurs d'angle égal à  $2\pi/(4 \cdot 2^n)$ , où  $n$  est un entier naturel positif ou nul. On doit calculer l'aire d'un secteur parabolique tel que  $OAB$  représenté dans le premier dessin. Dans le plan euclidien  $\mathbb{R}^2$  muni des coordonnées  $(x, y)$ , on suppose que le cercle de rayon 1 est centré au point de coordonnées  $(0, 1)$ . Son équation cartésienne est alors donnée par  $x^2 + (y - 1)^2 = 1$ . Au voisinage de l'origine, le cercle peut être représenté comme un graphe  $y = y(x)$  tout simplement donné par

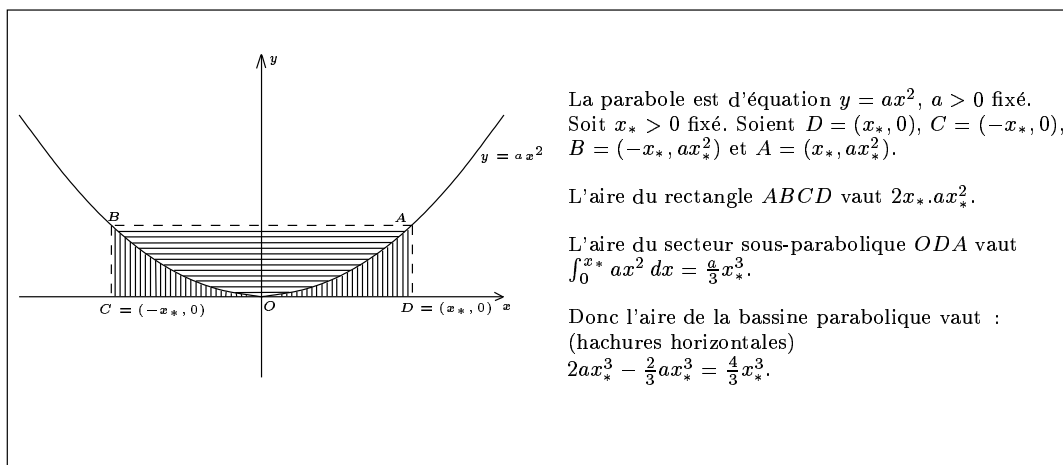
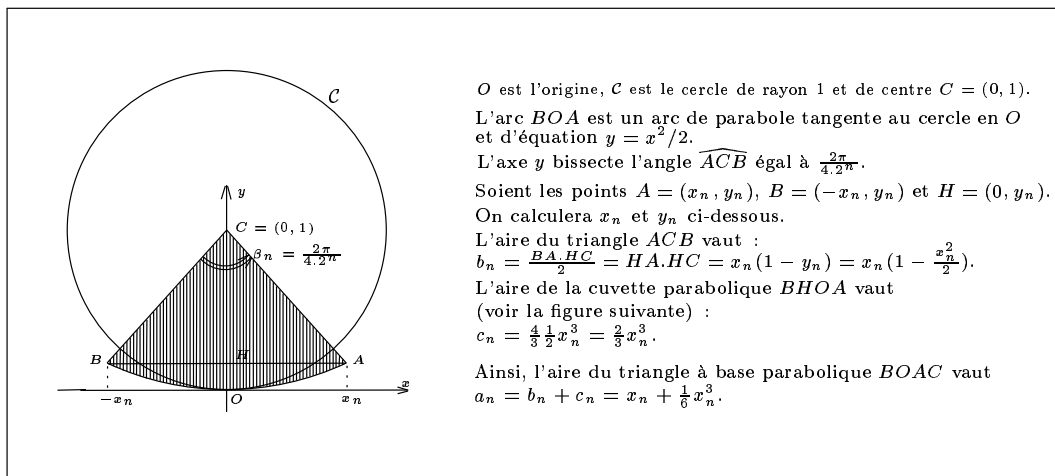
$$y = 1 - \sqrt{1 - x^2},$$

équation qui est en fait valable pour  $-1 < x < 1$ , et qui correspond au demi-cercle situé en dessous de la droite d'équation  $y = 1$ . Lorsque l'on utilise le développement limité de la fonction racine carré, qui est égal à  $\sqrt{1 - X} = 1 -$

$\frac{X}{2} + \frac{X^2}{8} + O(X^3)$  pour développer  $y$  en fonction de  $x$  dans la formule précédente, on obtient

$$y = \frac{x^2}{2} - \frac{x^4}{8} + \dots$$

Ainsi, l'unique parabole tangente au cercle à l'ordre 2 en 0 est donnée par l'équation  $y = \frac{x^2}{2}$  ; on néglige les termes d'ordre supérieur dans le développement limité ci-dessus. Considérons maintenant le secteur parabolique que délimite cette parabole et deux droites  $OA$  et  $OB$  qui font un angle au centre égal à  $\beta_n := \frac{2\pi}{4.2^n}$ , comme dans la méthode de Viète. Les deux figures encadrées qui suivent détaillent les calculs nécessaires.



Il ne nous reste plus qu'à calculer les coordonnées  $(x_n, y_n)$  du point d'intersection de la droite  $OA$  avec la parabole d'équation  $y = \frac{1}{2}x^2$ , autrement dit, à

résoudre le système :

$$\begin{cases} y = x^2/2 \\ 1 - y = x/(\tan(\beta_n/2)) = x/(\tan(\frac{\pi}{4 \cdot 2^n})), \end{cases}$$

ce qui nous donne :

$$\begin{cases} x_n = -\frac{1}{\tan(\frac{\pi}{4 \cdot 2^n})} + \sqrt{2 + \left(\frac{1}{\tan(\frac{\pi}{4 \cdot 2^n})}\right)^2} \\ y_n = 1 + \left(\frac{1}{\tan(\frac{\pi}{4 \cdot 2^n})}\right)^2 - \left(\frac{1}{\tan(\frac{\pi}{4 \cdot 2^n})}\right) \sqrt{2 + \left(\frac{1}{\tan(\frac{\pi}{4 \cdot 2^n})}\right)^2} \end{cases}$$

et l'on trouve  $x_0 = \sqrt{3} - 1$ . Le calcul de la valeur de  $x_n$  se réduit au calcul de la valeur de  $z_n := \tan \frac{\pi}{4 \cdot 2^n}$  que l'on doit aussi calculer dans la méthode d'Archimède en utilisant la formule  $\tan(2x) = \frac{2 \tan^2 x}{1 - \tan^2 x}$ , ce qui correspond à partir de  $z_0 = 1$  et à itérer la formule de récurrence  $z_{n+1} = \frac{-4 + \sqrt{16 + 4z_n^2}}{z_n}$ .

En vérité, si l'on travaillait véritablement à la main comme les calculateurs de  $\pi$  qu'étaient Archimède, Ptolémée, Al Kashi et d'autres, pour éviter d'avoir à inverser  $z_n$  et à le multiplier par  $-4 + \sqrt{16 + 4z_n^2}$  à chaque étape, il serait plus judicieux d'utiliser la formule pour les *cotangentes*, à savoir  $\cotan x = \cotan(2x) + \sqrt{1 + (\cotan(2x))^2}$  pour calculer  $u_n := \frac{1}{z_n}$  qui vérifie  $u_0 = 1$  et  $u_{n+1} = u_n + \sqrt{1 + u_n^2}$ . Dans la méthode des polygones droits d'Archimède, il resterait à *inverser*  $u_n$  à la fin pour récupérer  $z_n$ , puis le périmètre  $4 \cdot 2^n z_n$  qui donne une valeur approchée de  $2\pi$ , mais dans la méthode des polygones paraboliques, plutôt que d'inverser  $u_n$ , il faut calculer  $x_n = -u_n + \sqrt{2 + u_n^2}$  (une dernière extraction de racine carrée), puis l'aire finale

$$\mathcal{A}_n = 4 \cdot 2^n \left(x_n + \frac{1}{6} x_n^3\right).$$

Pour une estimation des valeurs numériques, c'est le gentil esclave Maple qui vient à la rescousse. Voici les valeurs que l'on obtient pour l'aire  $\mathcal{A}_n$  :

$n$	Nombre de côtés	Aire du polygone parabolique circonscrit
0	4	<b>3.189...</b>
1	8	<b>3.1450...</b>
2	16	<b>3.14182...</b>
3	32	<b>3.14160...</b>
4	64	<b>3.1415935...</b>
5	128	<b>3.14159271...</b>
6	256	<b>3.1415926571...</b>
7	512	<b>3.14159265381...</b>
8	1024	<b>3.14159265360...</b>
9	2048	<b>3.141592653590...</b>
10	4096	<b>3.14159265358984...</b>
20	4194304	<b>3.14159265358979323846264343...</b>
30	4294967296	<b>3.14159265358979323846264338327950288424...</b>
100	$3 \cdot 2^{100}$	<b>3.141592653589793238462643383279502884197169399375105820974944 59230781640628620899862803482534211706798214808651328230664711...</b>

Ainsi, la seule différence avec la méthode d'Archimède pour le périmètre des polygones droits est que l'on doit calculer à la fin la valeur de  $x_n$  donnée par la formule ci-dessus. Mais le coût principal en calcul revient à évaluer les  $n$  racines carrées successives pour obtenir  $z_n$  avant de faire les deux calculs finaux. *Ainsi, le*



*calcul de l'aire des polygones paraboliques présente presque exactement le même coût que le calcul de la circonférence ou de l'aire des polygones droits circonscrits au cercle unité.* On pourrait imaginer que Al Kashi, Romanus, Viète, Ludolph Van Ceulen et d'autres, en bons lecteurs des œuvres complètes d'Archimède, aient pu penser à utiliser les méthodes du traité sur la parabole pour inventer les polygones paraboliques. Ils se seraient ainsi épargné une peine immense (ou auraient calculé deux fois plus de décimales de  $\pi$ ), car la convergence de  $\mathcal{A}_n$  vers  $\pi$  est exactement *deux fois plus rapide que dans la méthode des triangles droits pour un coût quasiment égal en calcul.* En effet, on gagne approximativement 12 décimales en 10 étapes, au lieu de 3 décimales en 5 étapes pour la méthode d'Archimède. Ce rapport se confirme pour les valeurs plus élevées de  $n$ . Avec le polygone à  $4.2^{100}$  côtés, on obtient 121 décimales exactes ; avec le polygone à  $4.2^{1000}$  côtés, on obtient 1205 décimales exactes, soit *exactement deux fois plus qu'avec les méthodes (équivalentes) de Viète ou d'Archimède.*

**Question.** L'esclave Maple est gentil, et il semble exécuter toutes ses corvées comme s'il connaissait déjà la solution. Or ceux qui l'ont conçu sont aussi des petits malins. Le programme d'une ligne : `evalf(Pi,10 000)` ; provoque instantanément l'affichage des 10 000 décimales désirées de  $\pi$  (balaise !). Mais chose étrange, le programme `evalf(Pi,10 001)` ; donne 10 001 décimales de  $\pi$ , mais au bout d'un temps incomparablement plus long. *Pourquoi ?*

**3.8. Résumé.** D'autres exemples de *démonstration accompagnée par les dessins* sont disponibles dans la littérature mathématique publiée ou non publiée<sup>21</sup>. En guise de conclusion transitoire, nous retiendrons que *les gestes recherchent tant la fixation textuelle que le fait de se soustraire à la mutilation qu'elle implique.* Après cette digression géométrique, revenons maintenant à l'écriture de Gilles Châtelet.

**3.9. La parole épistémologique pamphlétaire.** Quel que soit le texte, il y a de la satire, de la caricature, de l'énervement, il y a du combat chez Gilles Châtelet. Sa nature belliqueuse trouvait mille prétextes pour éclater au grand jour. S'imposait à lui la nécessité puissante de lancer des attaques conceptuelles. C'était le seul moyen pour lui d'exprimer pleinement ses crises de conscience et ses colères intellectuelles.

Dans le dialogue et dans l'échange, ses interventions prenaient parfois la forme d'énergiques soliloques. L'auditoire l'écoutait alors, parfois sans parler, effarouché, médusé, mais avide aussi de ces gerbes de dynamisme imprévisible. Il y a tant d'imbécillités qui circulent en philosophie et en épistémologie,

---

<sup>21</sup>Voir aussi par exemple le texte J. MERKER and E. PORTEN, *On local removability of codimension one singularities in CR manifolds of CR dimension one*, téléchargeable sous format .pdf ou .ps à l'adresse internet <http://www.cmi.univ-mrs.fr/~merker/Mathematique/preparation.html>.

si peu d'élégance, de spontanéité et d'authenticité dans l'aristocratie universitaire !

Ainsi, cette nature profonde s'exprimait déjà dans ses textes épistémologiques. Chez lui, la langue est une position d'attaque, un geste de capture de la pensée, une arbalète qui se bande, et tout est permis, pourvu que l'expression soit adéquate à l'intuition et qu'elle la réalise pleinement.

On sait que Gilles Châtelet éprouvait une grande exaspération pour la situation absurde dans laquelle se trouve la philosophie des sciences depuis une bonne cinquantaine d'années (*cf.* §3.2 ci-dessus). On lui doit des formules décapantes et superbes d'invention visant à atomiser toutes les épistémologies qui s'amputent sans le savoir, ou du moins sans le reconnaître. C'est un génie pamphlétaire qui apparaît dans ses prémices (*cf.* §4, §5, §6 et §7 ci-dessous). Voici quelques exemples.

- Dans les premières pages de l'introduction aux *Enjeux du mobile*, le ton est lancé : pour beaucoup de soutiers des sciences exactes, le philosophe est soupçonné d'être la mouche du coche, lequel peut s'abandonner aux grasses matinées du problématique et succomber aux séductions des herméneutes.

Grinçant, Gilles Châtelet poursuit sur l'absurdité du sort qui s'offre au philosophe : s'abandonner au survol panoramique sans acquitter le prix de la patience du concept ou, ce qui est plus fréquent ou bien pire, se faire l'humble majordome des savants, censés détenir les seules vérités vraiment "sérieuses" et se cantonner "modestement" dans une tâche de police formelle. Le positivisme logique et ses avatars, confinés à la paraphrase d'arrière garde, se trouvent désormais réduits au rôle de Cendrillon comise au "vérificateur" et à ses palpitants problèmes de mise en bouteille !

L'ange du bizarre se réconcilie enfin avec l'homme de la rue, ce Monsieur Prudhomme qui récite des banalités, sur un ton magistral, et se sent concerné par le bon sens des Grands Problèmes, qui en vérité le dépassent. Tout est bien qui finit bien et tout le monde peut dormir tranquille ; au fond, ceci n'est que cela. L'ironie de Gilles Châtelet est mordante et on verra ce sens de la chute à son acmé dans *Vivre et penser comme des porcs*.

- Dans la conférence faite au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne le Samedi 10 décembre 1994 et intitulée *La philosophie aux avant-postes de l'obscur*, Gilles Châtelet commence très

fort : Il serait probablement très exagéré d'associer l'intuition et l'École de Satan pour enchaîner tout de suite sur un stéréotype de l'après-bourbakisme d'après lequel toutes les sciences qui ont franchi le seuil de formalisation se sont libérées depuis longtemps de cette chrysalide encombrante qu'est l'intuition pré-formelle. Dès qu'on parle d'intuition, *Vade retro satanas!* Cela fait belle lurette qu'intuition et geste ont été mis à l'Index!

Il s'en prend encore à une épistémologie formelle qui confond la vérité scientifique et la vérification en réduisant la pensée à une *grammaire correcte des énoncés censée établir une communication transparente*. Non à une philosophie réduite à s'agenouiller devant l'opérationnel et la "faisabilité" !

- Dans le compte rendu d'un ouvrage de Penrose, *À propos de Penrose et du second livre de Penrose : – Shadows of the Mind*, Gilles Châtelet s'en prend encore à la forme contemporaine de l'"esprit de sérieux" : l'obsession de "faisabilité" et de calcul. Heureusement, pour Penrose, un grand mathématicien ne débite pas ses théorèmes comme une machine à fabriquer des saucisses! (machine qui, comme par hasard, apparaît plusieurs fois dans *Vivre et penser comme des porcs*.)

- Enfin, je ne résiste pas à la tentation de citer un dernier trait mordant contre les sciences cognitives : [...] une certaine barbarie neuronale qui s'épuise à débusquer le récipient de la pensée et à confondre l'apprendre avec une razzia sur un butin informatif.

**3.10. Métaphoriser la métaphore scientifique.** Philosophe de la métaphore scientifique, Gilles Châtelet n'excelle pas seulement dans la restitution de nouvelles visions scientifiques audacieuses à la Maxwell. Paradoxalement, Gilles Châtelet fait aussi choix de la *métaphore littéraire* pour retranscrire fidèlement la puissance des métaphores physico-mathématiques : il ne se concentre donc pas exclusivement sur l'aspect constructif de la métaphore pour la science. Il extrapole souvent avec un très grand bonheur là où le rigorisme frileux des formalistes jouait du sécateur.

Cà et là dans les *Enjeux du mobile*, compilons quelques syntagmes ou membres de phrase pour illustrer cette idée : Dès que l'espace commence à palpiter (p. 247), Hamilton a donc

donné une espèce d'autonomie locomotrice au trièdre de Descartes (p. 253), Deux ondes de champ enchevêtrées comme deux hélices de l'espace-temps (p. 257), "annexion d'empire" par la métaphore et "invasion" de domaines d'extension (p. 262), ascèse diagrammatique (p. 263), technologie d'installation de la similitude (p. 263), La métaphore audacieuse doit être associée à un travail d'homogénéisation et de décapage d'articulation pour être scientifique (p. 265), discipliner les allusions et le pressentiment des formes (p. 269). Ici, de manière patente, l'invention du langage imagé est au service de la métaphorisation *littéraire* de la métaphore *scientifique*.

#### §4. LE PUISATIER DE LA CRISPATION ET DE L'EXASPÉRATION.

Je te hais, Océan! tes bonds et tes tumultes,  
Mon esprit les retrouve en lui; ce rire amer  
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,  
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, LXXIX, Obsession, Gallimard, collection *La pléiade*, 1975, p. 75.

##### 4.1. Préfiguration de la symphonie pamphlétaire : Gilles Châtelet exprimant enfin toute sa puissance littéraire.

Ainsi dans son œuvre épistémologique, Gilles Châtelet n'hésitait pas à être mordant. Il excellait dans l'art d'être critique caustique, philosophe-pamphlétaire. Mais l'exigence d'adhérer aux concepts physico-mathématiques devait contenir sévèrement en lui la puissance d'invention littéraire. Adéquation au contenu oblige!

Au contraire, dans *Vivre et penser comme des porcs*, Gilles Châtelet en éruption va pouvoir exprimer enfin toute sa puissance allusive et convoquer toutes les forces du néologisme, de l'alliance verbale et du style symphonique. Dans ce livre ouvert sur l'humain et sur la société qui est le fruit de trente années de réflexion et d'exaspération politiques, Gilles Châtelet s'attaque enfin à l'économie, aux idéologies consensuelles et à cette conséquence abjecte, la défaite admise des idéaux – qu'il n'a jamais acceptée. Le rêve d'une *philosophie de combat* peut enfin se réaliser complètement. Hors du champ proprement scientifique, la rhétorique est un affrontement militaire où rien n'est laissé au hasard, de la tactique de la lettre au choix des missiles dans la syntaxe. Il faut dresser ses batteries, préparer canons,

obusiers et projectiles, tout cela pour canonner, pilonner, mitrailler, faire feu sur le nouvel ordre cyber-mercantile. Pas de quartier !

Son fantasme de *métaphores-orchestre*, Gilles Châtelet va enfin pouvoir le réaliser, avec bien plus de saveur et de musique qu'il n'aurait jamais pu le réaliser, même en continuant d'approfondir les visions maxwelliennes qui sont un sommet du genre. Dans *Vivre et penser comme des porcs*, il ne serait pas exagéré de dire que Gilles Châtelet s'est livré à travail de construction symphonique polarisé principalement sur l'agressivité de l'écriture. Le lecteur est dépassé par la polyphonie meurtrière d'un seul homme. Chez Clint Eastwood, c'est le rêve de cow-boy invincible qui troue la peau de vingt hommes armés jusqu'aux dents. Chez Gilles Châtelet, c'est un magnétisme calculé de la langue qui tord le cou à toutes les âneries molles de l'opinion consensuelle. Ce magnétisme est infiniment supérieur à ce qu'on a l'habitude de lire dans des disciplines non authentiquement littéraires et il est aussi bien supérieur à ce qui se donne parfois pour de la production authentiquement littéraire. Sûr de la positivité des attaques décapitantes et de la positivité de l'énergie pamphlétaire, Gilles Châtelet a inventé un genre où se bousculent les hybridations percutantes, il a créé une technique d'écriture orchestrale, proche par la forme et par la rigueur de la très haute poésie.

**4.2. Agacement, crispation exaspération et autres mouvements d'humeur qui sont pierre philosophale du sensible.** L'hypersensibilité est un mal qui a du bon parce qu'elle stimule de manière inégalable mes capacités oratoires : tel pourrait être en résumé le *credo* de celui qui puise compulsivement en lui ses exaspérations dynamisantes. Bien sûr, par sentimentalisme prudemment dominé, Gilles Châtelet se plaisait, mais rarement, à insérer parfois dans ses textes des phrases comme celle de Novalis qui le séduisant tant : "À qui ne plairait pas une philosophie dont le germe est un premier baiser". Ce n'est pourtant pas le côté fleur bleue qui l'emportait chez lui.

Il faut avoir un rapport à la fois naïf et professionnel à la philosophie pour apprécier le frisson et l'audace du spéculatif, disait-il<sup>22</sup>. Il est clair que Gilles Châtelet avait parfaitement flairé combien *savoir pressentir* est capital dans toute activité de pensée, et on peut même ajouter qu'il était capable, bien mieux que bon

nombre de scientifiques éminents, d'*exprimer la force du pressentiment*. Il cultivait aussi l'art de se mettre en situation de bascule devant les grandes idées qui ont bouleversé la philosophie.

Et surtout, caractéristique primordiale de sa personnalité, il cultivait infatigablement la chimie des agacements, des spasmes intellectuels, des crises de tétanie et autres convulsions ou crispations qui seules peuvent porter l'idée de mouvement bien au-delà du simple compte rendu métaphysique neutre que la philosophie veut bien s'autoriser à produire. Le mouvement, c'est aussi la guerre avec soi-même. En parlant de ces mouvements d'humeur qui faisaient l'homme tel que nous le connaissons, ne laissons pas dire que cette hypersensibilité était de l'ordre de la folie. Cette disqualification serait une diversion. Chez lui, cette nature paroxystique était un engagement authentique du corps *et de l'esprit*. On pourra dire platement qu'il était né comme cela. Il se crispait, inlassablement.

La crispation intellectuelle est voie d'accès à l'inconnu : on se crispe sur des questions négligées par la tradition, jusqu'à aboutir. La pensée du nouveau est crispation.

Au sens premier, concret, du terme, la crispation est un mouvement de contraction, de plissement et de ride dans l'embrassement qui diminue la surface d'un objet, la plisse, la ride. On le dit par exemple d'un parchemin ou d'une feuille de papier jetée dans un brasier. Au sens figuré, le terme désigne un signe de nervosité, d'émotion, qui renvoie à la contraction musculaire, à la convulsion, au frisson, au spasme, à la tétanie.

Les réactions de Gilles en séminaire étaient légendaires, ses explosions imprévisibles, ses prises de parole monopolisaient l'attention de tout l'auditoire. Il parlait parfois longuement à la place de l'exposant. C'est son hypersensibilité aux contenus, son sens critique acéré, qui le torturaient. Sa capacité de crispation dépassait celle des autres. J'ai toujours eu le sentiment de me trouver en face d'un vrai, d'un authentique esprit philosophique, d'une force argumentative qui dépasse.

**4.3. Puiser du fiel pour exacerber sa verve.** Agacement, impatience, irritation, et énervement étaient donc pour lui d'une

---

<sup>22</sup> *Mettre la main à quelle pâte*, p. 20.

force spéculative et d'une motricité inégalables. D'où l'électrification de son écriture. Sa culture de la rage philosophique et de l'exaspération épistémologique n'était jamais livrée au hasard. C'est à partir de cette caractérisation de l'homme musclant sa sensibilité que nous pouvons introduire son œuvre de pamphlétaire. Commençons donc par des "rappels de cours" sur l'écriture pamphlétaire en général.

## §5. TOPOLOGIE RHÉTORIQUE DU DISCOURS PAMPHLÉTAIRE

L'homme indigné, celui qui se lacère la chair de ses propres dents (ou, à défaut de lui-même, Dieu, l'univers, la société), celui-là peut être placé plus haut au niveau moral que le satyre riant et content de lui-même.

NIETZSCHE, *Par delà Bien et Mal*, §57.

**5.1. Étymologie.** Les diverses sources<sup>23</sup> ne s'accordent pas sur l'origine du mot "pamphlet" : de "palme-feuillet" pour désigner un "feuillet" qui tient dans la paume ("palme") de la main, attesté par le Larousse illustré, au rapprochement opéré par le Bescherelle pour qui le mot viendrait de  $\pi\alpha\nu$ , tout, et  $\phi\lambda\epsilon\gamma\omega$ , je brûle (le pamphlet est un *brûlot*) en passant par une possible origine espagnole "papelete" ou latine "Pamphila", l'étymologie semble à première vue difficile à établir. Mais le Littré, suivi en cela par le Grand Robert, qui définissent tous deux le pamphlet comme un petit livre de peu de page, court écrit satirique qui attaque avec violence le pouvoir établi ou l'opinion prévalente, s'accordent pour faire remonter le terme anglais "pamphillet" au nom de Pamphilus, auteur supposé d'un poème dialogué en latin du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Cette dérivation est confirmée par l'édition en 1917 par J. de Morawski de la version vulgaire du *Phamphilus*, intitulée *Pamphile et Galatée*.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, le pamphlet désignait un texte de quelques pages seulement traitant de questions d'actualité, sur le

<sup>23</sup>Les informations critiques qui apparaissent ici (étymologie, typologie, thèmes discursifs, champs notionnels, *télos* global du genre, formes doxologiques, structures enthymématiques, etc.) sont librement empruntées à Marc ANGENOT, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*. Payot, Collection "Langages et sociétés", Paris, 1982. Cet ouvrage offre de très précieuses pistes d'analyse quant à la fraternité souterraine de Gillet Châtelet avec la littérature de combat. En l'absence de références littéraires explicites au genre pamphlétaire dans *Vivre et penser comme des porcs*, on peut se demander si Gilles Châtelet ne s'est pas nourri secrètement de ces blandices typiquement françaises de la subversion textuelles. En tout cas, à partir d'un plagiat butiné de manière plus ou moins chaotique, j'ai brodé quelques métaphores visant à m'éclairer sur le mystérieux combat spectral de *Vivre et penser comme des porcs*.

mode de l'attaque, à la limite de l'injure et de l'invective directe, bref une sorte de tract, de feuille volante ou brochure d'une vingtaine de pages, un écrit de circonstance et d'humeur, qui traite d'une controverse éphémère et qui est destiné à être écrit, imprimé, lu, déchiré prestement puis jeté et détruit sans attendre comme on se débarrasse d'une lettre d'insultes stigmatisantes ou d'une pièce à conviction compromettante.

À partir du milieu *XIX<sup>e</sup>* siècle, peu après la naissance de la grande presse quotidienne qui supplantait la circulation de toute une série de feuilles occasionnelles (“où le livre ne pénètre pas, le journal arrive. Où le journal n'arrive pas, le pamphlet circule”), l'organisation sémantique du terme se modifie de manière à recouvrir des ouvrages hétérogènes de plus d'une centaine de pages, comme *Les grands Cimetières sous la Lune* de Bernanos, et d'autres écrits polémiques, satiriques plus élaborés ou libelles<sup>24</sup> diffamatoires. Si le pamphlet est l'arme de la liberté d'opinion, il est aussi tenu en haute suspicion : c'est un *petit livre de sarcasmes dictés par un esprit violent et spirituel*.

**5.2. Voisinages typologiques.** D'autres genres s'en rapprochent ou se confondent en partie avec lui : la *polémique*, terme emprunté au grec *πολεμικος*, “relatif à la guerre”. Le mot suppose en effet une conception *guerrière* de la parole qui va bien au-delà de la simple argumentation. Apparue pendant les guerres de Religion, ce terme signale la poursuite d'une bataille “avec d'autres armes”, celles d'une praxis argumentative condensée qui s'oppose à la “praxis longue” de la dialectique classique. C'est de littérature de *combat* qu'il s'agit, voire de *combat* tout court, à coup de bec, à coup de plume.

Il y a aussi la *controverse*, du latin *controversia*, “tourné contre”, mot qui ne se distingue guère de *polémique*. Ce peut être de la dispute sur des principes absolus, sur des dogmes théologiques. Il y a aussi le terme “brûlot” (*XVII<sup>e</sup>* siècle), synonyme expressif de *pamphlet*, “œuvre qui a pour objet de tout brûler”, qui au sens étymologique désignait un flotteur enflammé que l'on lâchait au milieu de navires ennemis pour les incendier.

<sup>24</sup>Latin *libellus* (*diffamatorius*), diminutif de *liber* : comme *pamphlet*, *libelle* ne désigne pas d'abord un type discursif mais un objet matériel, un “petit livre”. L'adjectif *diffamatorius* disparaissant par brachylogie, le terme vaut pour “petit livre d'injure”, voire “œuvre misérablement injurieuse et ordurière” prenant le sens d'un doublet péjoratif de *pamphlet*.



Il y a aussi la *lettre d'injures personnalisées*, sorte de règlement de compte "par correspondance" truffé d'invectives que l'on irradie sans s'exposer aux risques de la confrontation directe. Elle appartient à ce genre littéraire souterrain auquel les surréalistes, notamment sous l'impulsion d'André Breton, avaient ménagé une place non négligeable.

**5.3. Cruauté scripturale.** En tout état de cause, le pamphlet, c'est de la polémique écrite, construite et calculée pour être particulièrement violente. Son auteur recherche à atteindre la limite de l'explosion verbale dans chaque phrase. Son seul but est de frapper l'hydre du scandale en plein cœur. C'est une bombe littéraire élaborée méticuleusement pour provoquer un attentat subversif mais salvateur qui seul pourra crever des bulles graisseuses d'hypocrisie et de mensonge malfaisants. Il s'agit de provoquer une détonation du subjectif et de la singularité dans l'universel. Seule cette violence canonnière que l'on propulse à coup de plume pourra redonner vie à quelques vérités écartelées et bafouées. Il s'agit de provoquer une blessure du monde par l'écriture et par la pensée.

Si la simple *invective*, qui cherche à atteindre l'adversaire par l'agression verbale injurieuse est fondamentalement subordonnée à la persuasion, si la simple *polémique* est contrainte d'établir des divergences en marquant un terrain dialectique où doit se déployer une argumentation rationnelle, si la simple *satire* se contente de jeter un regard amusé et cynique sur un monde de pitres où la conscience a cessé de se reconnaître, le *pamphlétaire*, lui, au contraire, *réagit convulsivement devant un faisceau d'impostures scandaleuses*. Il est quant à lui emporté par une tempête de la pensée dans laquelle l'intuition est aspirée vertigineusement vers de nouvelles *visions du monde*.

**5.4. On naît pamphlétaire.** Un vrai pamphlétaire naît pamphlétaire, il *est* pamphlétaire. Inutile d'insister sur le fait que son développement personnel ultérieur consistera à accentuer ce faisceau de traits tendancielles qui bouillonnent en lui. Il devra consacrer toute son énergie à canaliser de redoutables forces d'agressivité impétueuse pour les diriger vers la dénonciation cinglante des impostures. Mais quelle que soit l'impersonnalité du texte, sa visée politique ou son universalité, il y surnagera

une part d'autobiographie qui s'enracine dans un destin paradoxal, les malentendus d'une vie anti-conformiste et la solitude intellectuelle de l'auteur. Ainsi donc, on naît pamphlétaire : on est fleur rare par exigence d'absolu, par exigence de révolte, parce qu'on ne cède jamais. Polémistes, pamphlétaires, ce sont des mots. Il y a des gens qui acceptent et des gens qui n'acceptent pas (G. Bernanos).

**5.5. Caractères d'ensemble.** Mais ce n'est pas tout. Tel un Prométhée malheureux, le pamphlétaire résonne au moindre déchirement de la conscience. C'est surtout parce qu'il a le sentiment de tenir une évidence et de ne pouvoir la faire partager, parce qu'il a le *sentiment d'apercevoir le vrai qui est réduit au silence par une erreur dominante*, que le pamphlétaire cabre sa pensée dans un style traversé par des torsions du langage. Qu'il soit animé ou par une idéologie clandestine ou par le refus d'une transcendance de pacotille, le pamphlétaire brandit sa cuirasse belliqueuse au moment où tout un système de valeurs "craque". Il n'est donc pas étonnant que cette tactique d'état de guerre provoque l'accentuation des problèmes. Il n'est pas étonnant non plus que cette tactique débouche aussi sur une *vision crépusculaire et catastrophiste du monde*. Dans un monde hanté par le ressentiment et par la déréliction, le pamphlétaire secrète ses propres états de transe qu'il s'efforce de rendre contagieux.

Ce sentiment du scandale explique la fréquence de figures de style comme l'oxymoron, le paradoxe, l'exacerbation des oppositions, l'ironie antiphrastique, ou le paradoxisme. Ces figures ne sont pas tant un ornement qu'un arsenal d'armes centrifuges destinées à blesser l'adversaire.

Discours doxologique, le pamphlet se développe contre la  $\delta\omicron\xi\alpha$ , l'opinion courante, moyenne et insidieuse. C'est d'ailleurs parce que le pamphlétaire doit puiser dans la même topique que la partie adverse pour élaborer ses réfutations et ses rétorsions qu'il fait appel à une *dialectique extrêmement tendue où les figures du renversement abondent*<sup>25</sup>.

Le pamphlétaire, enfin, est très partial, très concerné et surtout, il est *maximaliste*. Son propos est d'anéantir tout un pan d'une idéologie consacrée. Comme à la guerre, il n'exclurait pas

---

<sup>25</sup>Marc ANGENOT, *opus cit.*, pp. 27-45.

d'y laisser sa peau. Ne faut-il pas une psychologie de tête brûlée voire de kamikaze pour s'engager si loin dans le discours agonique ? Réaction viscérale, condamnation argumentée et états de transe s'entrelacent dans un faisceau de certitudes violentes. Il faut porter l'horripilation à son paroxysme. Si je ne parle pas, si je n'éclate pas, je vais mourir.

**5.6. Absence du destinataire.** Il est bien sûr évident que la question de l'allocutaire est secondaire du point de vue du pamphlétaire au travail. Au point où il en est, il peut faire fi du destinataire et de la psychologie des foules : il parle pour l'universel, pour la dignité, pour le respect de soi-même, pour les sphères de valeur absolue qui vibrent en lui, il parle peut-être bien pour ceux qui l'écouteront, ou bien il ne parle pour personne, peu importe, mais en tout cas, il abhorre la sottise, la gangue de l'apathie et l'effet d'accélération auto-persuasive de la parole grégaire.

Cela fait belle lurette qu'il a pulvérisé le souci du "qu'en dira-t-on". Au diable la psychologie inhibée du paraître ! Sus à la coquetterie de ces psychologies frileuses pour lesquelles tout se joue sur la réputation et qui se répètent sans cesse "et si je dis cela, et si j'écris cela, que va-t-on penser de moi ? vais-je marquer des points dans le petit cercle d'intellectuels qui se battent entre eux pour la gloire et pour briller dans la constellation de l'aristocratie de l'esprit ?" C'est aussi par de telles interrogations frileuses que l'on mutile le devoir d'être absolu dans la pensée.

Non, le pamphlétaire se met justement à écrire lorsqu'il est bien établi qu'il ne veut plus entendre parler du destinataire à qui il faut plaire pour être porté au pinacle. L'image fréquemment employée pour caractériser le pamphlet est bien entendu celle de la bouteille à la mer : le message n'est plus que celui d'une *vox clamans in deserto*. De toute façon, le pamphlétaire défend des valeurs trop sourdes pour qu'elles puissent circuler avec fluidité dans la foule manipulée et apathique.

Enfin, *le pamphlet est le lieu d'une parole impossible*. Sans mandat divin, étatique, politique ou moral, sans statut défini, on pourra seulement dire que ce type de discours est propulsé par un impératif de for intérieur. Par conséquent, la vérité que le pamphlétaire va défendre apparaît comme un paradoxe et

*la stratégie qu'il doit employer pour la défendre est elle-même paradoxale et frustrante.*

Ah !, c'est aussi parfois une symphonie que l'on écoute médusé, et que l'on relit plusieurs fois, un an, deux ans, trois ans après que le livre est paru, et qu'on ne peut jamais s'empêcher d'interpréter comme un terrible et tragique chant du cygne. Car c'est parfois un ultime message qui annonce un geste désespéré enfoui dans l'inconscient de son auteur.

En résumé, dans le pamphlet, l'énonciateur est présent dans son énoncé, mais il est dans une position délicate. En effet, il est comme dépourvu de statut ou de mandat, ou plutôt, il est *auto-mandaté* par une conviction interne, par une nécessité très exigeante qui sourd de son for intérieur. Son discours s'appuie sur des principes assumés en droit par l'adversaire, mais trahis par lui. La parole pamphlétaire n'a d'autre légitimité que celle qu'elle tire d'une vérité absente.

**5.7. Discours agoniques.** Mais revenons encore un instant aux structures générales du discours pamphlétaire<sup>26</sup>. Signalons que polémique, satire et pamphlet s'inscrivent dans ce qu'on appelle le *mode agonique*, qui est un type de discours qui suppose un contre-discours antagoniste fortement impliqué dans la trame actuelle. Son locataire vise alors une double stratégie : démonstration de sa thèse et réfutation de la thèse adverse, ou ridiculisation ou disqualification, ou tout à la fois.

Dans ces formes de discours, l'enchaînement des raisonnements est fortement perturbé par la présence de la parole adverse qui s'y s'entremêle. L'auteur entretient savamment et brillamment les ambiguïtés, cultive l'antiphrase et l'ironie cinglante, visant par là à pulvériser l'adversaire en jouant sur la *connivence* qui s'établit par là avec le lecteur. L'appel au comique, au burlesque, à la comédie sont encouragés. De là une présence vibrante du *pathos* dans la dialectique, d'intensités affectives, mais aussi de dérision minutieusement orchestrée, d'invective latente ou carrément explicites, de profonds éléments d'indignation, de prophéties désespérées, de dénégations, *etc.*

La présence *virtuelle* du contre-discours et la navette qui s'établit entre l'adversaire et l'auditeur ou le lecteur neutre

---

<sup>26</sup>À nouveau, je voudrais mentionner que ces résultats rigoureux sont empruntés librement à Marc ANGENOT, *La parole pamphlétaire*, Chapitre II, *passim*.

produit dans le texte des symptômes spécifiques, figures dialogiques recensées par les rhétoriques anciennes : sermocination, concession, propoppée, communication, subjection, auxquelles on pourra ajouter les métaphores péjoratives et les métaphores-orchestres que Gilles Châtelet foment constamment avec virtuosité.

En résumé, le mode agonique suppose un vaudeville à trois personnages : la *vérité* (censée correspondre à la sphère des valeurs authentiques), l'*énonciateur* et l'*adversaire*.

**5.8. Typologie comparative.** Venons-en maintenant aux différences typologiques entre la polémique, la satire et le pamphlet.

**a.** Le *discours polémique* suppose un milieu topique sous-jacent. L'énonciateur suppose quand même que le discours adverse – incorrect, lacunaire, mal déduit – est justiciable de prémisses communes à partir desquelles il peut être réfuté, avec des arguments rationnels.

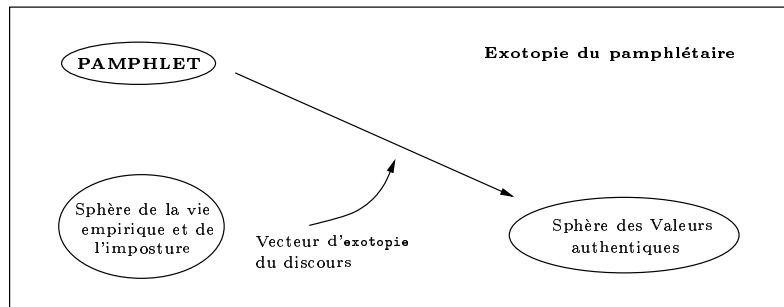
**b.** Le *genre satirique* développe quant à lui une rhétorique du mépris. Il se borne à jeter un regard entomologique, apitoyé ou indigné sur un monde carnavalesque de simulacres qu'il maintient à distance et dont il dresse un tableau grotesque sous forme narrative visant à déclencher le rire. Ce monde qu'il tourne en dérision n'a pas de valeur authentique.

**c.** La position du pamphlétaire est beaucoup plus complexe et beaucoup plus malaisée. Il prétend affronter *seul* l'univers de l'imposture en totalité. C'est une ambition colossale : il veut s'attaquer au faux qui a pris la place du vrai en l'excluant complètement, lui et sa vérité, du monde empirique où il règne. Le pamphlétaire est transpercé par une volonté de puissance colérique. Il est porteur d'une vérité à ses yeux aveuglante, et pourtant il se trouve seul à défendre les valeurs authentiques, refoulées ou laissées en marge à cause d'un inexplicable scandale.

**5.9. Vivre et penser comme des porcs.** Ainsi, on pourra conclure provisoirement de cette typologie générale que *Vivre et penser comme des porcs* se situe à cheval entre la satire et le pamphlet, en demeurant toutefois plus pamphlétaire que satirique. Par cette mise en bouche, il va s'agir bien sûr de montrer que cette mise en boîte typologique en dit encore trop peu sur

la portée politico-économique et sur la richesse spéculative de cette bombe terriblement compressée.

**5.10. Vecteur d'exotopie du pamphlet.** Terminons sur une caractérisation importante de la *dynamique* du pamphlet. On peut parler d'une *exotopie* de la parole pamphlétaire, c'est-à-dire d'une *divergence exacerbée entre l'être et le devoir-être*. Un acte de vection exotopique vise à compenser ce hiatus. Le vecteur d'isotopie, agit comme visée et tension de déplacement. S'extirper de la sphère de la vie empirique et de l'imposture, cette topique condamnable, tel est l'objectif. La dynamique de la marginalité produit un discours subversif mais non transgressif. Le pamphlétaire est porteur non pas d'une conviction modérée, mais d'une *évidence* et l'évidence est de l'ordre du tout ou rien.



**5.11. Métaphores.** Dans le pamphlet, il y a une double visée stratégique : il faut occuper *deux* terrains à la fois : il faut construire sa propre citadelle et il faut aussi *battre l'adversaire sur son propre terrain*. Le tout rappelle souvent des images militaires : attaque à découvert, attaque par surprise, travail de sape, combat, fausse retraite, feu roulant, machicoulis, "cheval-de-Troie", ... Bref, le pamphlétaire part en campagne, seul, absolument seul.

D'autres métaphores communes peuvent servir à caractériser le pamphlet : c'est un ferment ou une soupape; le pamphlétaire manie le bistouri, la fronde et même le vitriol. C'est un lutteur dans l'arène des textes, un soldat de la plume, cette plume qu'il manie comme un lance-flamme, comme un javelot, comme un tison ardent, comme une flèche, tout cela pour incendier, transpercer, occire l'adversaire.

**5.12. Écrire pour son époque.** *Vivre et penser comme des porcs* est un pamphlet global contre la niaiserie contemporaine distillée par le nouvel ordre cyber-mercantile : il n'est pas de peu d'envergure. Il est assez singulier parmi cette pléiade de livres plus ou moins déliquescents qui propagent la bonne parole du nouvel ordre mondial, ces Attalis, ces Mincks, ces Lévys, ces Touraines, ces Fukuyamas, etc.

Mais *Vivre et penser comme des porcs* n'est pas seulement un règlement de comptes spéculatif, comme si le bon concept partait en guerre contre les blandices du Grand Marché de l'Envie. Ce n'est pas non plus seulement le fruit maniéré et ringard d'un post-soixante-huitard libéré des crises de puberté des années soixante-dix. Ce n'est pas seulement un pamphlet contre les extrapolations de la modélisation en micro-économie. Ce n'est pas seulement une démonstration ludique de la circulation de notre ridicule. Ce n'est pas seulement une œuvre de sape orchestrée par une intention théorique. C'est surtout une admirable bombe rhétorique destinée à *exploser contre notre époque* pour pulvériser avec virtuosité tous les sous-entendus malsains, les paralogismes subtils et les excitations puériles du consensus qui circulent parmi nous avec la bénédiction du boa qui digère et des pieuvres qui se goinfrent.

Un livre a sa vérité absolue dans l'époque, écrit Jean-Paul Sartre<sup>27</sup>. Il est d'abord panique ou évasion ou affirmation courageuse. La vérité de ce livre – toutes les farces de la bêtise fluidifiées qui nous font rire – n'a sûrement de sens, en effet, que dans *notre* époque. Il est à lire maintenant. Il faut suivre le conseil de Sartre : On m'a souvent dit des dattes et des bananes : "Vous ne pouvez rien en dire : pour savoir ce que c'est, il faut les manger sur place, quand on vient de les cueillir." Et j'ai toujours considéré les bananes comme des fruits morts dont le goût vivant m'échappait. Les livres qui passent d'une époque à l'autre sont des fruits morts. Trois ans après sa publication, *Vivre et penser comme des porcs* n'est pas un fruit mort. Il a toujours aujourd'hui, en 2001, un goût âpre et vif.

---

<sup>27</sup> *Écrire pour son époque*, par Jean-Paul Sartre. Extrait d'un texte réédité par le journal *Le Monde*, dimanche 16 – lundi 17 avril 2000 ; texte paru dans la revue *Die Umschau* en septembre 1946. Qu'est-ce que l'époque ? Tous ces choix vivants et passionnés que nous sommes et que nous faisons perpétuellement avec ou contre autrui, toutes ces entreprises en commun où nous nous jetons, de la naissance à la mort, tous ces liens d'amour ou de haine qui nous unissent les uns aux autres et qui n'existent que dans la mesure où nous les ressentons, ces immenses combinaisons

Écrit dans l'époque et palpitant au rythme de ses contrastes et de ses absurdités, le livre semble pourtant totalement insituable par rapport aux cartographies politiques, associatives ou syndicalistes standard : le risque majeur, c'est que l'invention et le génie rhétorique qui s'y déploient, disqualifient le message du point de vue des lobbies politiques, y compris parmi les ultragauchistes qui ont pourtant rigolé de bon cœur. Il y a d'ailleurs toute une clique associative de professionnels et de journalistes qui sont payés à faire circuler une contre-idéologie et toutes sortes d'associations de résistance ultra-institutionnalisées. Par rapport à ces groupes, Gilles Châtelet est très singulier, il est insituable, c'est un guetteur spéculatif qui ne recherche ni le pouvoir ni l'élargissement de son audience. Il fait partie de ses gens qui sont "dans leur coin"<sup>28</sup>. Mais j'entends déjà aussi ceux qui reprocheront à son rigoureux style symphonique d'être enchaîné dans un maniérisme inefficace sur le plan de la praxis.

**5.13. Les intellectuels assagis.** Au fait, quelle est la place de l'intellectuel dans tout ce tohu-bohu de confusion, dans ce capharnaüm creux qu'est notre époque ? C'est classique comme question : ceux qui se sentent le plus concernés jouent joyeusement entre eux à colin-maillard. Cela fait longtemps qu'ils se sont embarqués pour Cythère et qu'on n'entend plus parler d'eux.

On baigne aujourd'hui dans une eau tiédasse où s'épanche la mollesse d'une *middle-class* intellectuelle plus préoccupée par les jouissances qu'apporte l'entretien du petit jardin secret de sa réputation, que travaillée par le devoir de construire quelque chose de grand pour la pensée. Ces petits cercles d'élites consensuelles sont si préoccupés de huiler leurs petits réseaux d'influence et d'étendre leurs petits empires de responsabilité institutionnelle et si soucieux d'être au cœur des micro-décisions ! Vive le Capital ! D'ailleurs, cela fait belle lurette que l'on tient pour

---

de mouvements qui s'ajoutent ou s'annulent et qui sont tous vécus, toute cette vie discordante et harmonieuse concourt à produire un nouvel absolu que je nommerai l'époque. [...] Elle vit à l'aveuglette, dans la rage, la peur, l'enthousiasme. . .

<sup>28</sup>Entretien inédit avec Gilles Châtelet, propos recueillis par Dominique Rabourdin et tournage destiné au magazine de 12 minutes *Metropolis* d'Arte, publié *in extenso* dans *Travioles*, art littérature philosophie, n° 2, Hiver 1999-2000, p. 89.



suspect, potentiellement dangereux ou virtuellement délirant, tout intellectuel qui prétend lier sa pensée à un projet qui viserait à changer la société<sup>29</sup>.

Mais l'époque et la modernité actuelles n'incitent pas forcément à ce pessimisme cynique et désabusé qui s'impose aux intellectuels vulgaires qui sont impuissants face à l'appel et à l'exigence du concept. Comme le dit Gilles Châtelet à la fin de l'entretien avec Dominique Rabourdin<sup>30</sup> :

Ce qui me semble daté, du coup, c'est la désespérance et la résignation. Qu'il y ait des gestes qui déclenchent une émancipation et un enthousiasme, je ne vois pas en quoi c'est daté<sup>31</sup>.

Par nature, le pamphlet est lancé comme un pavé dans la mare de son temps. Le foisonnement du divers, la jungle économique, et ses diverses hybridations, voilà la confusion intellectuelle atroce de notre époque. D'ailleurs, avec son style très raffiné, *Vivre et penser comme des porcs*, accumule des références à la culture économique, au savoir physico-mathématique, au corpus philosophique et même de manière implicite à la littérature pamphlétaire. Le tout est en rapport homologique évident avec la profusion-confusion de notre époque. Cette unification des champs pourrait passer pour de l'ultra-confusion. Mais c'est comme si Gilles Châtelet avait été assailli de toutes parts par les absurdités de cette nouvelle époque sournoisement décadente, comme s'il ne trouvait pas d'autre défense que de faire feu de tous côtés. Gilles Châtelet fait partie de ces intellectuels qui ne se sont jamais assagis. En tout cas, on peut parler platement et didactiquement du style pamphlétaire comme un naturaliste du langage, mais c'est chose bien risquée que de s'engager dans cette voie.

#### **5.14. Un pamphlet écrit contre l'époque tout entière.**

En tout cas, *Vivre et penser comme des porcs* est une *épreuve* de vérité sur les discordances de la post-modernité. Ce livre enragé s'engage à corps perdu dans une description satirico-colérique de la nouvelle physique sociale du temps-marché actuel qui s'impose insidieusement comme la nouvelle norme mondiale. Ce livre est comme une grenade éclatée, particulièrement originale et cinglante, c'est le fruit vérotoïde d'une époque gangrenée par les pestilences du mercantilisme et la puanteur de la

<sup>29</sup>Dominique LECOURT, *Les piètres penseurs*, p. 12.

<sup>31</sup>Traviolles, n° 2, Hiver 1999-2000, p. 89.

compétition internationale, c'est une orchidée rare de résistance.

#### §6. VIVRE ET PENSER COMME DES PORCS : BRÛLOTS ET DISPOSITIFS DE PERFORATION

Sans doute appartient-il à cet homme, de fond en comble aux prises avec le Mal dont il connaît le visage vorace et médullaire, de transformer le fait fabuleux en fait rhétorique.

René CHAR, *Seuls demeurent*, Gallimard, *La pléiade*, 1983, p. 169.

**6.1. Les porcs ne sont pas sympathiques.** Certes ! l'odorat du porc est subtil, mais il oublie, l'animal, le cul au lisier et le groin au panier, de lever le nez au ciel. C'est donc bien gentil de trouver que la goinfrie sucrée du cochon a de quoi amuser et séduire les nouvelles classes super-performantes et autres bourgeoisies bohêmes, avides de barbarie orgiaque et de fêtes dyonisiaques junkies, ou d'annoncer que l'on n'a rien contre le cochon, mais quand même ! Gilles Châtelet éprouve-t-il vraiment une réelle sympathie pour les cochons ? Jusqu'où joue son ironie ? Et d'ailleurs, *quid* du cochon ?

[...] le pourceau, paraît-il est le seul animal qui jamais ne regarde le ciel. Il est, affirmait mon drogman égyptien, impossible de le maîtriser tant qu'il a le nez en terre, dans l'ordure. Il résiste à tout, se débat comme un démon, pousse des hurlements qui ameutenent le village. Relevez-lui brusquement le groin, il s'arrête stupéfait, sidéré, épouvanté ou attendri à l'aspect de l'admirable voûte bleue qu'il n'avait jamais entrevue<sup>32</sup>.

Et voici une autre histoire vraie insolite : en Corse, on se trouve souvent nez à nez avec un troupeau de cochons qui déambulent librement, obstruent la circulation, et lèchent avidement le macadam, même quand il ne pleut pas. Allez savoir pourquoi ! Heureusement qu'il y a des décharges proches dans les fossés pour se remplir vraiment l'estomac !

**6.2. Titre et sous-titre : résonances fréquentatives.** *Vivre et penser comme des porcs* est un livre au titre-choc<sup>33</sup> destiné à percuter le lectorat dans ses tripes, à l'interpeller dans sa bestialité originelle, tellement excitante et flatteuse ! Et c'est chic : depuis la parution de *Truismes*, le langage de l'animalité et de la barbarie est à la mode dans les cercles de mondains professionnels et de prédateurs de succès littéraires. En quelques

---

<sup>32</sup>D'un écrivain que Proust admirait beaucoup : Maurice MAETERLINCK, *L'araignée de verre*, Fasquelle, Paris, 1932, p. 207.

secondes, la bête à fleur de peau en l'homme se cambre et ressurgit, prête à s'adonner à toutes les voluptés de la cochonnerie. Et puis, c'est tellement agréable de siroter quelques gouttes de Coca-Cola dans le TGV Marseille-Paris en reluquant la lof-teuse et strip-teaseuse Loana enfin interviewée dans *Entrevue* et en se réservant pour plus tard le nouveau magazine *Têtu* qui titre pour les bestiaux désœuvrés dans les gares : "Le goût du sexe : ouvrez le guide des autres" ! *Voilà l'appétissante promiscuité sociale que l'on déguste lorsque l'on prend régulièrement le train !*

*De l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés !* Les mécanismes de la *préconisation médiatico-publicitaire*<sup>34</sup> sont maintenant bien huilés, cette subtile *incitation à être* que nous serinent les nouveaux clercs médiatico-publicitaires : "voilà ce que vous pouvez faire ou être, voilà ce que vous devriez faire, qui n'est nullement obligatoire, mais qu'il serait bien d'essayer" ; "dragage sur la plage : faut-il faire les premiers pas ?" ; "customizez votre couple" ; "comment garder un bon mec ?" ; "trois semaines pour retrouver un corps d'enfer" ; "dix trucs pour la faire jouir". Nous voilà condamnés à une nouvelle manière de vivre qui implique une vacuité de *middle-class* festive et qui exacerbe l'envie par l'offre affriolante des plaisirs. Vive la putréfaction de l'esprit ! Les nouveaux maîtres et essaimeurs de jalousie et d'envie sont collectionneurs d'objets nomades produits à Hong-Kong et à Taïwan, changent de voiture tous les ans, ont une villa sur la Costa Brava, achètent par correspondance le *top-recent* du multimédia dans les supermarchés électroniques de la *Silicon Valley*, ce sont les nouveaux centurions de l'ère technico-télécommunicationnelle. Au volant de sa voiture-bille, résistant ou pas, le bétail sur roues se presse avidement vers les nouvelles basiliques des centres commerciaux périurbains, comme centaines de milliers de paroissiens-marché gogos. Je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont des millions de pucerons-consommateurs dont les chevaliers anonymes de la Surclasse économique sucent le lait avec rapacité. Et pour beaucoup de ces protozoaires sociaux, la jouissance d'acheter surpasse les plaisirs de l'amour et de la gastronomie ! Et l'ennui informe, secrété par les élites pestilentes et activistes du multimédia-spectacle triomphe sournoisement de

---

<sup>33</sup>A-t-il été choisi en collaboration avec l'éditeur à des fins commerciales ?

la pensée-patience. *Voilà la société que nous fréquentons tous et qui nous envahit en secrétant suffisamment d'apathie pour que plus de quatre-vingt dix neuf pour cent d'entre nous ne trouve rien d'anormal en cela. Et depuis la parution de Vivre et penser comme des porcs il y a eu telle une accélération dans le gavage de jars qu'on ne sait plus où fourrer son groin.*

**6.3. La stature de l'intention politique.** Pour le meilleur ou pour le pire, la visée politique de Gilles Châtelet est plus que d'envergure : changer la société ou infléchir à temps cette course de vitesse vers une nouvelle décadence irréversible. Bien sûr, ce geste politique appartient à une constellation d'entreprises de résistance active *politisées*. Il appartient apparemment au même club que toutes ces puissantes associations anti-cyber-commercio-mondialisation : ATTAC, Confédération Paysanne, Politis, Le Monde Diplomatique, *etc.* – lesquelles attendent d'ailleurs que l'opinion révolutionnaire ne se satisfasse plus seulement de ce qu'on ait enfin ouvert des magasins *bio* en plein centre de Paris. Mais la stratégie que Gilles Châtelet a choisie est *théorique*. Son livre est un livre de pensée, c'est un livre de philosophie. Les dénonciations ne sont pas à y prendre au premier degré avec la vision parfois manichéenne de telles structures politisées, puisque Gilles Châtelet dissèque les mécanismes larvés, ausculte les *intentions sourdes* qui faseyent dans le corps social, discerne dans l'indistinct les phénomènes insaisissables de la mode, de l'excitation frissonnante et du mimétisme éphémère galvaudé par l'envie. Par certains côtés, *Vivre et penser comme des porcs* cherche aussi à dépuceler spéculativement l'alarmisme confortable dont les associations sus-mentionnées se font productrices et éditrices à leur rythme de croisière.

Gilles Châtelet a écrit un pamphlet universel contre la circulation mondiale de la crétinisation de la masse et contre l'invisibilité du complot économique distribué dans des centaines de milliers de mains dominantes organisées en réseaux économique-médiatico-maffieux. C'est aussi contre un autre ennemi invisible et colossal, *l'hydre rampante du consensus*, qu'il s'est débattu âprement. Il a cumulé et dynamisé tous les moyens rhétoriques pour dénoncer fermement l'horreur dans un style ultra-véhément. Le feu d'artifice rhétorique était nécessaire.

---

<sup>34</sup> *L'honnête homme est un clandestin*, par François TAILLANDIER, Le Monde du 28 Juin 2001, supplément *Savoirs d'été*, p XVI.

**6.4. Le travail d'écriture pamphlétaire.** Découvrons maintenant le travail d'écriture littéraire qui vise à atomiser ce nouvel ordre mondialisé de l'imposture, analysons maintenant le style symphonique et guerrier de quelques passages de *Vivre et penser comme des porcs*. Qu'il soit bien entendu que par ce travail d'analyse stylistique, nous chercherons surtout à magnifier le contenu politique de l'œuvre. La facture du texte en fait de surcroît une pièce de haute orfèvrerie, immédiatement reconnaissable à l'œil du spécialiste, disons de celui qui a développé le raffinement du goût littéraire, guidé non pas par le seul souci de lire les livres contemporains qui sortent en librairie, mais par la fréquentation régulière de la haute poésie et de la littérature immortelle. Le pamphlet *Vivre et penser comme des porcs* ne tombe que partiellement sous la typologie générale du pamphlet (voir §5 ci-dessus). D'autres dimensions plus profondes le traversent. Dans l'esprit universel de Gilles Châtelet se sont télescopés des intuitions de mathématicien, le goût du physicien pour les expériences de pensée éclairantes, le culte de l'impulsion dialogique, la spontanéité rhétorique de l'écrivain et le savoir-penser d'un philosophe authentique. Cette immense culture a pu propulser l'intention pamphlétaire bien au-delà de la simple exotopie axiologique. Certains lecteurs avouent être déconcertés par cette profusion de densités. Le livre est sûrement inclassable.

**6.5. Lire pour deviner le monde.** L'art de ciseler la phrase et de façonner le contenu échappent au commentaire, c'est un mystère qui dure. On n'accède jamais à l'épaisseur de la personnalité qui écrit ni au geste qui sculpte. Lire n'est jamais produire, percevoir n'est jamais créer. Mais le génie est parmi nous, avec ses œuvres de pensée qui brillent. C'est bien parce que les secrets de penseur et d'écrivain ne se transmettent pas facilement d'un esprit à un autre par la simple lecture que le commentaire est une pratique nécessaire. Aussi, les analyses qui vont suivre ne sont que quelques modestes pistes d'accès dans les cathédrales stylistiques miniaturisées de Gilles Châtelet. Lire un livre, on le sait bien, c'est le récrire<sup>35</sup>. Plus humblement pour nous, ce sera tenter de participer à son geste intellectuel inaugural.

---

<sup>35</sup> Jean-Paul SARTRE, *Écrire pour son époque*, op. cit.

**6.6. Satires filigranées ou cinglantes.** Dans *Vivre et penser comme des porcs*, la satire est constante, finement démultipliée par une cuisine savoureuse des ambiguïtés. L'ironie se manifeste fréquemment par des alliances de mots associées à des métaphores filées détonantes. Elles sont unifiées notamment par l'appartenance à un même champ lexical : par exemple celui du théâtre (signalons que l'on trouve une référence récurrente à la dramaturgie chez Gilles Châtelet) dans le passage suivant :

[...] les farces mathématiques et les vaudevilles cybernétiques [...] mettant en scène des subjectivités mutilées de "joueurs" farcis de roublardise et de bon sens, et censées introduire l'homme moyen aux bonnes manières : celles de l'*envie* et du *contrat*<sup>36</sup>. [p. 60]

Ici, le jeu de mot (farces-farcis) vient renforcer la mise en relief de la superficialité de la théorie économique des jeux, le tout se terminant par une antiphrase sur les *bonnes* manières que le jeu souhaite imposer aux citoyens-thermostats. Mais de fait, cet humour est très noir, il est immédiatement annulé par le vertige que l'on éprouve en prenant conscience que cet ordre est cyniquement dépeint et imposé sournoisement par des comportements ludiques, par ces "*innocents*" jeux de société. La finale cruelle du mouvement châtie toute hilarité folklorique.

Tirons un deuxième exemple du chapitre 7. Par glissement sémantique acerbe, Gilles Châtelet s'en prend au *Robinson à roulettes*, cet homme qui est le fruit d'une société entièrement tournée vers la bagnole, à ce qu'il faudrait appeler le "*pétro-nomadisme*" qui tourne souvent, ajoute-t-il, au "*pétainisme à roulettes*". La vision utopique d'automobilistes occidentaux hyper-fluides circulant dans des tunnels transcontinentaux libres de tout embouteillage (la fameuse *social-fiction* du révérend Moon ; d'autres ont imaginé des autoroutes suspendues dans l'atmosphère ou un Japon à sept étages, projets irréalisables sauf à une échelle financière astronomique et qui témoignent de toute façon d'une très grande naïveté quant à la nécessaire gestion des pestilences et des viscosités socio-économiques), cette architecture à la Piranèse est chassée par une expérience de pensée évidente, par une vision plate et laide, qu'inspire la connaissance concrète du boulevard périphérique parisien :

---

<sup>36</sup>Nous nous référons pour les citations à la première édition, Paris, Exils, 1998, 148 pp.

On pourrait craindre le pire : imaginez nos millions de petits rhinocéros coincés dans un des grands boyaux de M. Moon ! Ils beuglent fort leur "liberté" et, de près, ont l'air un peu hargneux dans leurs carrosseries, mais vus du sommet du "grand alambic", forment une masse fluide parfaitement docile, qui ne demande qu'une chose : *rouler sans problème*. [p. 78]

Le lexique de l'animalité (référence évidente à Ionesco) et l'accumulation de métaphores dégradantes accentuent la causticité satirique. L'autoroute fantastique souterraine et ne polluant pas se transfigure. Elle devient un boyau pollué qu'engorgent des millions de citoyens liquéfiés, ramollis, empâtés, à qui il ne reste plus que le plaisir de ne pas ralentir au volant de leur petit bolide. Et quelle ironie satirique dans la structure de la deuxième phrase : de près seulement, ces rhinocéros (l'image est très péjorative) qui klaxonnent comme des bœufs, sont un peu rugueux certes, prennent des colères ridicules et parlent comme des charretiers, mais ces viscosités-là, ce frottement social dans les métros, cette promiscuité du pétro-nomadisme, tout cela ne les concerne qu'eux ; ils peuvent bien en souffrir, cela ne concernera jamais la Main invisible et le Grand Alambic distillant l'ennui qui les contempleront toujours comme une masse fluide parfaitement docile et bien dominée, comme une pâte à vomir dans les tuyaux.

**6.7. L'ironie colérique ou l'intransigeance austère du pamphlétaire.** Avec ce type de descriptions théatrales qui abondent dans *Vivre et penser comme des porcs*, on est très loin de la critique politique professionnalisée des journaux satiriques. Ces derniers finissent fatalement par s'installer dans une rhétorique inefficace et limitée qui tourne parfois à l'art d'attiser le feu juste pour faire croire qu'une action peut être provoquée par l'acharnement des médias à faire éclater la vérité. Et puis, à force d'éditer par exemple toutes les semaines huit pages satiriques à la structure invariable, on se limite vite à n'être que la mouche du coche de la République, insecte impertinent qui parfois, reconnaissons-le, parvient à la faire éternuer. Il faut duper l'opinion en lui faisant miroiter des *affaires* de corruption, de vente d'armes en Angola, de Frégates à Taïwan et autres. Rares sont les politiques ou hommes célèbres qui sont sévèrement punis. Fréquents sont ceux à qui l'on pardonne à moitié : soyons humains entre membres élus de la Surclasse. Il y a une culture intensive de l'art du non-lieu dans une société

où l'on s'amuse à faire circuler des calomnies véridiques sur des ennemis dont on souhaite orchestrer la disgrâce par la loi du marché de l'opinion. Par conséquent, puisque ce sont la sournoiserie et la délation qui mobilisent le satirique, on comprend que la classe dominante entretienne tant de structures de sauvegarde de son corps social coopté. On comprend aussi que le journalisme satirique professionnalisé maintienne une subtile censure hygiénique qui passe très inaperçue.

La parole pamphlétaire de Gilles Châtelet est à mille lieues de telles satires professionnelles et consensuelles. En vérité, il est difficile de discerner, de découvrir par soi-même le lieu d'où il parle, de mesurer le magnétisme de ses gerbes explosives. En tout cas, la satire est cruelle, elle profile des visions implacables et nullement répétitives. C'est de dérives inexorables qu'il est le plus difficile de prendre conscience. Aussi, la parole, comme le style, manifeste de l'inflexibilité. La pensée se fait acharnée dans la dénonciation de l'absurde. Ce qui est crucial ici, c'est l'engagement absolu dans la guerre politique et rhétorique. En témoigne ce passage anti-automobile très appuyé qui s'entame dans la fureur et fait usage – chose rare dans l'ouvrage – d'un terme grossier :

Qu'importe si la bagnole *tue, pollue et rend souvent parfaitement con*, sa prolifération détruit tout *espace urbain* digne de ce nom, puisque l'enjeu est d'assurer la domestication de gigantesques masses humaines [...]. [p. 79]

**6.8. Renversements sophistiques, circulation de paralogismes socio-économiques et accumulation de raccourcis fallacieux.** *Vivre et penser comme des porcs* abonde giboyeusement en figures de l'interversio. Intéressons-nous au chapitre 7. Tout l'enjeu y est d'exhiber, cartes sur tables, le consensus post-industriel qui produit cette série d'équations captieuses qui fait admettre n'importe quoi sur la divinité de la bagnole : *démocratie = pétrole = circulation = automobile*. Gilles Châtelet ne conduisait pas, mais dans notre société, l'expérience du pétro-nomadisme est tellement universelle – on pense à la submersion publicitaire sans quoi le “plaisir” de racheter un nouveau “4 × 4 de ville” tous les deux ans n'aurait aucune chance d'exciter les surclasses aisées –, que l'on peut très bien voir de quoi il s'agit en traversant les rues et en regardant la télévision – pas besoin d'être pris en sandwich tous les ans dans le chassé-croisé entre les juillettistes et les aoûttiens !



Tu bouges ou tu crèves ! Les plus audacieux des socio-politistes ont même osé comparer le Grand Alambic de la société tertiaire de services à une immense autoroute. Mais c'est surtout l'inverse qui est vrai : pas d'autoroute, pas de Grand Alambic ! [p. 77]

Deux formules brusques et courtes qui sont en relation d'homologie encadrent ce passage. Ici, Gilles Châtelet semble renverser facilement et gratuitement la relation de dépendance entre une démocratie-marché et les nébuleuses d'*hommes moyens* au volant de leur voiture, mais il n'en est rien : l'autoroute et sa symbolique de circulation sont indispensables au bon fonctionnement de la thermocratie. Tout le chapitre 7 va d'ailleurs broder autour de ce renversement en accentuant progressivement l'effet d'absurde. Une nouvelle formule fait écho au paragraphe d'ouverture :

Pas de bagnoles, pas de démocratie-marché ! [p. 79]

La manipulation passe d'abord par le martèlement. Donc Gilles Châtelet martèle pour parodier. C'est alors une véritable accélération des paralogismes qui nous est livrée lorsqu'apparaissent des citations du socio-politiste Paul Yonnet. Et tout s'éclaire d'un seul coup : ce n'est pas Gilles Châtelet qui caricature le nouvel ordre turbo-mercantile, c'est toute une "littérature" capable de fabriquer une panoplie de "mentalités autoroutes". La lubrification doxique est nécessaire. C'est même un art du sophisme particulièrement indécent qui abuse de l'adverbial "bref", ce mot de liaison sophistique omnipotent :

Dès que l'on ouvre le ventre des critiques de l'automobile, on découvre – au nom de l'Être suprême – une mise en cause de l'*autonomobilité*, une apologie des *contraintes collectives*, bref une *attaque frontale* (et pas si implicite que cela) *contre la démocratie*<sup>37</sup>. [p. 80]

Les raccourcis toxiques sont une arme à double tranchant ! Ce talentueux chien de garde de l'ordre cyber-mercantile persiste et signe. Répéter un même argument fallacieux bien enregistré par le lecteur a plus d'impact que n'importe quoi d'autre :

Une société obligeant les voitures à ne pas dépasser les 20 km/h, comme en rêve Ivan Illich, supprimerait à peu près sûrement les risques de mort. *Mais elle ne serait plus à coup sûr une démocratie*<sup>38</sup>. [p. 81]

<sup>37</sup>Cité et souligné par Gilles CHÂTELET : Paul YONNET, *Jeux, Modes et Masses*, Gallimard, 1985, p. 279.

<sup>38</sup>Paul YONNET, *ibidem*

Et l'on peut poursuivre joyeusement les extrapolations en enfilade sur le même sacro-saint principe de la démocratie-marché :

[...] toute atteinte [aux décisions individuelles] étant comprise comme l'indice possible d'autres atteintes, *le signe possiblement avant-coureur d'un enchaînement antidémocratique à l'échelle de la société tout entière*<sup>39</sup>. [p. 81]

Le lecteur est littéralement assomé de conviction par tant de vigueur démonstrative. Les sophismes affectionnent l'invincibilité et savent se donner des airs d'auto-persuasion à répétition !

### **6.9. Cet homme de fond en comble aux prises avec l'horreur économique dont il n'accepte pas l'absurdité.**

Transversalement dans son pamphlet, Gilles Châtelet s'enrage contre toute une littérature économique ultra-cynique, dont les ancêtres sont Hobbes, Machiavel, Quételet, Pareto, Maurras et d'autres, contre ces "auteurs" contemporains en vogue et qui font quelques clapotis sur la Vague du Grand Marché – dans le désordre : Rorty, Sorman, Hayek, Buchanan, Tullock, Macpherson, Minc, Touraine, Attali, Yonnet, Vatin, Wittfogel, Walras, Polanyi, Lyotard, Guerrien, Sassen, Becker, *etc.* Le pamphlet circule dans cette "littérature" dont quelques bribes sont citées. Le reste est affaire de reconstitution minutieuse, de sculpture intentionnelle, d'induction vibratoire. Cette indignation pamphlétaire en érection confère au livre une saveur mystérieuse, insaisissable, pour qui ne fréquente pas cette "littérature" économique. Le livre est finement construit sur des bases critiques qui entrelacent l'expérience individuelle et la fréquentation de la propagande "intellectuelle". Le Mal est radical.

La pratique de la mise en exergue dans les débuts de chapitre offre de précieux témoignages quant à la circulation de raccourcis sophistiques. Ces longues citations avec auteur que l'on découvre dans le corps du texte sont aussi très intentionnellement choisies pour leur caractère captieux et passe-partout dans l'opinion. On remarquera que Gilles Châtelet éprouve de l'attrance pour les passages qui dégagent violence auto-persuasive et syntaxe explosive. Ce sont les passages de type "Eurêka" économique qui attirent son attention. Ce sont aussi des raccourcis dangereux qui bafouent toute la rigueur de pensée mais

<sup>39</sup>Paul YONNET, *ibidem*

qui plaisent suffisamment à l'homme moyen qui cherche à éclairer son opinion spontanée par le recours à l'autorité des oracles du nouvel ordre cyber-mercantile. En tant que mathématicien, Gilles Châtelet éprouve une exaspération infinie pour ces raisonnements fallacieux. Il enrage contre la circulation benoîte de la niaiserie. Ce qui est encore plus exaspérant, c'est de voir les nouveaux pseudo-intellectuels médiatiques accélérer les erreurs et distiller gaiement tous l'alchimie subtile de la décadence spirituelle.

**6.10. Concepts mathématico-physiques en filigrane.** L'ironie générale souligne parfois les paradoxes du nouvel ordre économique, en se projetant dans le prétendu rationalisme inhérent à l'analyse mathématique des "grands équilibres" :

Un *point* fixe peut émerger du Chaos des volontés des Robinsons, à condition, bien sûr, qu'elles ne débordent pas les *férociétés rationnelles* admises pour l'"homme moyen". [p. 60]

*Férociétés rationnelles*, l'oxymore est percutant : cet instinct de fauve par lequel on s'entre-dévore joyeusement cède aux rééquilibrages miraculeux de la moyennisation. Les excentricités sont permises, car savamment jugulées par la domination des différentielles et du principe des optimas sociaux. Le marché libre saisit enfin à la gorge l'anarchisme romantique pour le noyer dans sa Mer des Sargasses économique.

En fait, pour Gilles Châtelet, il y a ici un deuxième niveau d'ironie plus aigu, plus cinglant, et plus douloureux. Pour le mathématicien-philosophe qui a été le penseur des *points de charnière et de pivotement*, penseur de l'ambiguïté créatrice de concepts, penseur qui a débusqué ce qui jaillit ensemble dans un roulement sans glissement, toute cette pseudo-science dégradée des maxima et des minima nous fait prendre des vessies pour des lanternes ! Et – comble de l'horreur spéculative ! – elle nous propose une représentation absolument naïve et trompeuse de ce qui se joue au centre des points fixes : l'articulation, multiplicateur de virtualités. Et le voilà ainsi qui se récrie comme pour brandir sa connaissance philosophique à l'encontre des recettes toutes faites de la microéconomie :

Comprendre un levier ou une balance, ce n'est pas se laisser piéger par l'opposition des forces mais *saisir le point de pivotement qui organise l'espace* où elles peuvent virtuellement travailler. [p. 60]

**6.11. L'humour et la dérision cumulative.** L'humour soutend l'accumulation jubilatoire des néologismes scientifico-technique, voire de type technocrate branché maladroit, mais l'avalanche de termes aux hybridations impromptues accentue l'effet d'absurde :

Pourquoi ne pas rendre encore plus acérée l'offensive de la *thermocratie* en inventant une *microphysique de l'obéissance*, une *neurocratie* qui permettrait de frôler le zéro absolu du politique et ferait passer d'une *paix thermocivile* à une *paix cyber-civile* [p. 66]

On joue encore ici sur l'existence de termes collatéraux (microéconomie, paix armée, neurophysiologie et la riche famille des *-craties*) qu'il s'agit de ridiculiser par des hybridations inhabituelles et de plus en plus loufoques, quoique le contenu de réalité qui se profile soit réellement alarmant. Encore une fois, le rire est bien jaune et l'humour est bien noir. Quel sado-masochisme lexical!

**6.12. Couplages notionnels.** Un concept ne va jamais seul<sup>40</sup>. L'ordonnance interne des familles de concepts obéit à des graphes virtuels dans l'univers de la langue, et ces graphes sont de nature quasi-géométrique : on y trouve échelles, spectres, figures bipolaires, accolades, arbres, étoiles, rosaces, *etc.*, le tout formant ce qu'on pourrait appeler la "*toile d'araignée des concepts*". Dans ce tissu global, on peut au moins voir se dessiner un *mode d'organisation des concepts par associations gémellaires*, qui paraît bien être une forme originelle et permanente de la pensée. On peut y voir une forme *a priori* de notre esprit, une manière d'être qui lui est congénitale.

Le pamphlet est un genre quasiment manichéen : il y a dans le monde une imposture travestie en authenticité, le scandale pullule dans la confusion des valeurs. De là la propension du pamphlétaire à fomenter des couplages notionnels hybrides manifestant subtilement les paradoxes axiologiques auxquels conduit la confusion des "vraies" valeurs.

On trouve par exemple des amalgames volontaires qui aboutissent à des oxymora idéologiques comme par exemple l'*anarchie rationnelle* qui répond à la *férocité rationnelle* :

la férocité rationnelle des Robinsons panélistes ouvrait enfin céder la place à une captivante "*anarchie rationnelle*". [p. 67]

<sup>40</sup> Cf. Marc ANGENOT, *La parole pamphlétaire*, Chapitre IV.

Les couplages notionnels sont très fréquents dans le pamphlet de Gilles Châtelet. Comme des superballes, ils rebondissent lestement au-dessus d'eux-mêmes. Ce sont des fugues qui interprètent autant de contrepoints magnétisant tout le texte. Ce sont des structures ouvertes comme les branches d'une hyperbole.

Par exemple, dans le chapitre 6 consacré à la fluidification de l'économie mondiale, la *démocratie-marché* se transforme à juste titre en *démocratie hydraulique*, image qui se métamorphose encore par référence aux *despotismes hydrauliques* de Karl Wittfogel.

Les effets de glissements notionnels s'accompagnent de la démultiplication des greffons lexicaux locaux, conduisant à des expressions telles que l'*Ordre cyber-mercantile contemporain*, le *droit de cuissage moderne*, ou encore les *gogos-nomadables symétrisables à merci*.

Mentionnons aussi un couplage philosophique particulièrement cinglant :

Bref, lui faire miroiter *une immanence de pacotille* – celle de l'*“homme moyen”* – pour mieux asseoir la transcendance de l'équilibre. [p. 64]

C'est encore un procédé-symptôme de la parole pamphlétaire : l'imposture est scandaleusement mêlée à l'authenticité, le mensonge entrelacé au vrai. Quelle pollution mentale ! Chez Gilles Châtelet, le discours entretient les ambiguïtés. Sans prévenir, la parole passe de la critique directe au discours prêté à l'adversaire. La dissociation des registres demande donc un effort constant au lecteur.

**6.13. Allitérations.** Dans le paragraphe suivant, où se conjuguent l'interrogation oratoire et l'anaphore sophistiquée, on est charmé par la mélodie allitérative des consonnes fricatives [ch], [f], [s] et [v] qui renforcent l'ambiguïté et suscitent les connotations du plaisir. On dirait presque que Gilles Châtelet a eu un passé de publiciste professionnel sur France 2, mais en vérité, il démonte avec génie les pièges musicaux des messages publicitaires. N'oublions pas qu'ils infestent toutes les sphères de la vie privée jusqu'à nos plus profonds comportements d'ânes de Buridan consommateurs ! C'est là toute l'idéologie silencieuse que nous serine le nouveau capitalisme d'hypermarchés. Susciter l'enthousiasme du “gogo”, voilà le nouveau vice invisible qui circule dans l'impudeur publicitaire. Les intuitions de Gilles

Châtelet s'exacerbaient par une sensibilité forte à l'exhibitionnisme bienveillant des voluptés.

Les points d'équilibre sont une sinécure pour le Robinson consommateur : il peut y savourer toute la volupté du *choix*, sans subir les évidentes pressions du "trop" et du "pas assez". Qui ne saurait envier à l'"homme moyen" – "que nous sommes vous et moi", dirait l'empiriste mercantile – ce statut d'âne de Buridan euphorique dont la seule contrainte est de choisir le choix. Qui n'aimerait pas, ne fût-ce que pour quelques secondes, jouer à choisir, goûter à ces frissons de la mise en balance, aux délices de ces dispositifs qui vous hissent et vous font flotter hors des rapports de force et des affrontements ? Qui ne serait pas friand de ces flottements hors de la gravité ? [p. 58]

Quel travail de coquetterie littéraire ! Celle-ci n'est pas gratuite : elle est suscitement ironique d'intuitions nouvelles quant au cocon des caprices indécis de la consommation !

**6.14. La parodie, l'injonction et l'art de la chute.** Dans le début du chapitre 6, Gilles Châtelet parodie sans l'annoncer quelques "prophéties visionnaires" de Jacques Attali (*Lignes d'horizon*, Paris, Fayard, 1990, *passim*) et sa sympathie bonhomme pour ces "jeunes nomades vêtus de jeans, chaussés de baskets, un baladeur aux oreilles, libres dans leur tête", que l'on voit maintenant déambuler, portable à la ceinture, sur une planche à roulette, sur une trottinette ou sur des rollers. Ceux de Jacques Attali (1990) ont sûrement déjà engraisé les contingents de la Surclasse bohème à qui l'industrie automobile fait les yeux doux. En tout cas, Gilles Châtelet imite et s'amuse :

Jeunes nomades, nous vous aimons ! Soyez encore plus modernes, plus mobiles, plus fluides, si vous ne voulez pas finir comme vos ancêtres dans les champs de boue de Verdun. Le Grand Marché est votre conseil de révision ! Soyez légers, anonymes et précaires comme des gouttes d'eau ou des bulles de savon : c'est l'égalité vraie, celle du Grand Casino de la vie ! Si vous n'êtes pas fluides, vous deviendrez très vite des ringards. Vous ne serez pas admis dans la Grande Surboum mondiale du Grand Marché... Soyez absolument modernes – comme Rimbaud – soyez nomades et fluides ou crevez comme des ringards visqueux ! [p. 71]

Le discours injonctif au mode impératif qui s'ouvre par une apostrophe se structure ensuite sur un mouvement anaphorique marquant trois temps forts : Soyez encore plus modernes, Soyez légers, Soyez absolument modernes ! Le tout préparant l'horrible chute : le sort impitoyable réservé à ceux qui ne seront pas aptes : crevez comme des ringards visqueux. Refusez ce mode

de vie, ou vous serez aussi inexistants que les jeunes martyrs de la Grande Guerre! Cette fin brutale montre combien la déclaration est lourde de menaces! D'un seul coup, la tonalité précédente est perçue comme tragique : sont mis en exergue le cynisme et l'hypocrisie de la déclaration initiale : "[...] Nous vous aimons!", émanant de ce penseur paternaliste, pilier de cabinets ministériels qui veut flatter les instincts ludiques d'une jeunesse jugée disponible, malléable et ivre de fluidité. Entretenir subtilement l'illusion de liberté qui permet de mieux assouvir l'instinct de dominer les masses, voilà les coulisses!

On observe aussi un parallélisme dans la figuration paradoxalement allégorique du Grand Marché qui devient le Grand Casino de la vie, le tout agrémenté d'un effet hyperbolique qui s'achève encore sur une éclosion comique : Grande Surboum mondiale du Grand Marché.

**6.15. Résumés de parcours et thèses sobrement présentées.** De rares passages sont consacrés à une démonstration ou à un résumé de la situation *au premier degré de la critique*, sans surcharge ironique.

Le Dieu caché, comme générateur de symétrie visant à pulvériser et à réguler est désormais un diptyque : il possède désormais un volet politique, l'*envie*—qui secrète la Boîte noire—, réplique du volet économique, le *besoin*—qui secrète le Point fixe. [p. 64]

Voici un autre passage qui est consacré, sans aucune anti-phrase, avec une certaine solennité propre à l'écriture classique, à la défense convaincue de l'excellence intellectuelle.

Une connaissance même sommaire de pays comme l'Allemagne, l'Angleterre ou la France montre pourtant que les périodes les plus brillantes de leur histoire ont toujours résulté d'une capacité à aménager des espaces à l'abri des pressions de la demande sociale immédiate, des hiérarchies en place, et donc aptes à accueillir de nouveaux talents sans distinction de classe, bref à abriter une aristocratie culturelle qui ne soit pas cooptée par la naissance ou l'argent. [p. 16]

**6.16. De l'art de choisir la citation comme arc-boutant argumentatif.** Chez Gilles Châtelet, il y a toujours un très grand raffinement dans le choix de la citation. On songera à la longue citation d'un tout petit texte d'André Weil (un des créateurs du groupe Bourbaki qui n'était pas du tout versé dans le lyrisme de l'intuition), *De la métaphysique aux mathématiques*, au début des *Enjeux du mobile*, André Weil qui évoque les

obscur analogies, ces troubles reflets d'une théorie à une autre, ces furtives caresses, ces brouilleries inexplicables.

Deuxième exemple : dans *Vivre et penser comme des porcs*, Gilles Châtelet cite très longuement un texte du socio-géographe Jacques Lévy, qu'il présente comme ce qui est devenu un manifeste des Néos-Bécassines et des Néos-Gédéons du monde tout entier [pp. 94–96], en s'excusant habilement d'ennuyer le lecteur qui est au contraire ravi de découvrir ce morceau d'anthologie.

Troisième exemple, le texte suivant, tiré du Chapitre 6. Après avoir exacerbé le paradoxe de l'*horizon de la fluidité absolue* et avoir ironisé (Être un *aristocrate du volatil!*) Gilles Châtelet prend appui sur une construction orchestrée par un crescendo pour convaincre puissamment le lecteur et rappeler qu'il y a des chaînes industrielles et économiques sordides qui produisent du virtuel pur. L'effet caténaire est renforcé par la chute : l'image finale du coolie se profile dans la personne du matelot famélique, qui est la seule et la dernière trace d'humanité de cette liste, mais dans ce qu'elle a de plus dégradé.

Derrière la machine, l'entretien de la machine. Derrière les cuves, le nettoyage des cuves. Derrière l'unité de contrôle du cracking, tout le site pétrochimique avec son pullulement de travaux fractionnés, de régie, d'intérim, et les hommes qui font l'emballage, la manutention, le transport, l'entretien, les grosses réparations, les tranchées et le grattage des tuyaux. Derrière la grande entreprise, le tissu des petites. Derrière les droits syndicaux concédés et le labyrinthe des commissions paritaires, l'armée des sans-droits, et la matraque, la milice privée, le tueur. Derrière la façade de Shell, les bidonvilles flottants immatriculés au Liberia et leurs matelots faméliques embarqués à Hongkong ou à Singapour. [pp. 74–75]

Rien à redire : le concret percute. Ce pourrait être du Gilles Châtelet. Ou alors il a imité cette manière de finir ses phrases par une remarque concrète écœurante. En tout cas, il a l'art de mettre le grappin sur des passages fracassants et d'en tirer du jus. A-t-il pratiqué le pastiche en guise d'exercice ?

Dans ce passage, il est évident que l'écriture entrelace de multiples procédés rhétoriques qui ont dû plaire à Gilles Châtelet. Deux procédés s'allient : l'anaphore et la question oratoire, le tout souvent renforcé par des effets d'accumulation où pullule la litanie de listes organisées ou hétéroclites, inattendues, achevées par des éléments qui font rire par excès de concrétude, qui sont



aussi des effets de chute particulièrement cyniques et cruels. “Le grattage des tuyaux”, franchement, c’est du Gilles Châtelet.

Inspiré par toute la littérature quasi-délirante des vestales du nouvel ordre cyber-mercantile, Gilles Châtelet s’est laissé séduire par ces tables gigognes de métaphores et d’alliances de mot. C’est un strip-tease social stigmatisant l’indécence de la *démocratie-marché* hydraulique.

**6.17. Hommes moyens et citoyen-panélistes.** Le panel, c’est l’échantillon permanent de personnes que l’on interroge sur différents sujets pour engrosser les journaux de sondages : on parle de panel de consommateurs, de téléspectateurs, d’entreprises, de détaillants.

L’inventivité linguistique dans la description de l’“homme moyen” comme déchéance statistique dérive rapidement vers la mise en capsule de l’immonde, du dégoûtant, de l’écœurant. Ces hommes qui forment un audimat servile et provincial sont réunis en agrégats peu ragoûtants. Gilles Châtelet accentue les connotations de répugnance et d’abjection.

Ce terminus de l’Histoire ne serait-il, après tout, que la découverte d’une forme optimale de termitière, ou plutôt de *yaourtière à classe moyenne* – dont Singapour serait le sinistre modèle – gérant les fermentations mentales et affectives minimales de protozoaires sociaux. [pp. 18–19]

**6.18. Lexique de la dégradation : l’informe, l’amputation et la putréfaction.** L’objectif d’amputation et de malaxage des démocraties-marchés appelle un lexique de la dégradation qui est d’abord celui du corps. Le thème de la dégradation sous le signe de l’informe se déploie dans une métonymie récurrente de la *chair* qui se transforme au fil du texte grâce à la variation des déterminations. Gilles Châtelet part de la métonymie classique et terrible assimilant les troupes militaires exposées à être tuées à de la “chair à canon”. On pense à l’absorption des corps qui opposent une résistance très sacrificielle à la progression des batteries de chars, on pense à Stalingrad, à la place Tian An Men. L’effet procuré par cette transformation fait apparaître le “million d’hommes” non comme un grand ensemble structuré par l’individuation mais comme une masse indifférenciée. On glisse alors dans les déterminations abstraites, de la chair à canon à la chair à consensus, à la chair

<sup>40</sup> *Les enjeux du mobile*, pp. 74–75.

à contrat, à la chair à ratifier ; de la chair à bon choix à la chair à équilibres politico-économiques. Ces glissements sémantiques (de la page 15 à la page 68) stigmatisent la puissance du Grand Marché. Le million d'hommes devenu "pâte à informer" est une masse informe, assujettie aux stratégies hypocrites du technopopulisme, elle est crétinisée par les démocraties-marchés. Ce n'est plus le corps qui est réduit en bouillie, mais l'esprit. Le malaxage est mis en exergue par la métonymie "pâte à informer", variante éloquente de "chair à informer".

- Être passé de la chair à canon à la chair à consensus et à la pâte à informer est certes un "progrès". Mais ces chairs se gâtent vite : la matière première consensuelle est essentiellement putrescible [...] [p. 17]
- [...] utiliser les matières premières fournies par les foules impulsives et mobiles pour manufacturer de la *chair à équilibres* politico-économiques [...] [p. 68]

La puissance de frappe des démocraties-marchés est présente dans tout un lexique évoquant brutalement les effets de l'agression. Au malaxage se substitue la vision du tranchant, de l'amputation. C'est une accumulation de participes passés passifs qui achèvent de restituer l'agressivité de la domination dissimulée. Il est question des subjectivités mutilées [p. 60], de psychologies mutilées de cyber-zombie pour la Surclasse [p. 128], de volontés atrophiées et parquées [p. 62], de centaines de millions de destins qui peuvent être broyés avec le minimum de bruit. Le lexique de l'amputation concerne également les rebelles à la mise en place sournoise de l'ère Mitterand. La castration se dit sans déguisement : *émasculer* une tradition de gauche combative pour installer les niaiseries des démocrates modernistes [p. 27]. Résumons ces données.

- [...] des subjectivités mutilées[...] [p. 60]
- [...] volontés atrophiées et parquées [...] [p. 62]
- [...] des centaines de milliers de destins peuvent être broyés avec le minimum de bruit [...] [p. 65]
- [...] le malaxage en peuples-marchés et cyber-bétaïls réversibles n'a pas encore triomphé [...] [p. 107]

La vision de la dégradation sous-tend aussi tout un lexique composite évoquant des symptômes de dysfonctionnement, de dérèglement cérébral, et des processus sournois de dissémination du mal engendrés par la puissance du marché. Les agrégats sont dociles, démontables et nomadables à merci [p. 62]. Les jeunes cavaliers chargés d'objets nomades sont boulimiques,

constipés, stressés, abrutis, branchés sur d'incroyables thermostats [p. 104]. Le principe de fluidité va s'immiscer partout, doué semble-t-il d'une faculté de prolifération et de mutation aussi redoutable que celle d'un virus [p. 73]. Le mode de propagation est dépeint par la métaphore filée comme un processus d'ordre biologique. L'économique est perçu comme un prodigieux opérateur de régulation et d'anesthésie sociales [p. 62].

Omniprésent dans le texte, le lexique de la corruption vilipendie la circulation intestinale de la décomposition mentale.

- Un Chaos d'eaux dormantes primordiales, mélange équivoque de Ciel et de Terre en état de *putréfaction ontologique* [...] et qui resterait captif de cet état si un autre Dieu ne se décidait pas à les réparer. p. 34.
- Aux immondes auto-régulations des cloaques de l'envie, à ses ingrédients sociaux hautement putrescibles mais maladifs et globalement invertébrés, Hearst opposait toute la santé et toute la pugnacité de la haine [...] p. 85.
- [...] dans tout ce qui se trame dans les cuves, avec leurs fermentations et leurs macérations, certes un peu répugnantes pour le profane, mais généreuses en grands crus, en fromages de renom [...] [p. 73].
- avoir su tirer profit d'une certaine *putréfaction* des idées libertaires [...] [p. 106]

C'est aussi un jeu de métamorphoses de la putréfaction placé en decrescendo dégradant coiffé par une métaphore osée et délétère : la scatologie des cerveaux.

On a presque réussi à transformer un grand peuple en audimat servile et provincial et une partie de son élite intellectuelle en populace *compradore*, en quarteron de commis éditorialistes des formidables cabinets d'aisance mentale que sont les démocraties-marchés. [p. 18]

**6.19. La pratique de l'antonomase avilissante.** Les antonomases concernent des personnages romanesques et théâtraux très connus.

C'est pourquoi [le techno-populisme] adore transfigurer ses Agrippines, ses Thénardiens et ses Tartarins en Gavroches de plateaux télévisés qui pourfendent les "privilèges" et se goinfrent de Justes Causes. [p. 17]

Ces personnages affublés de défauts majeurs, sont par un coup de baguette magique transformés sur les plateaux télévisés en Gavroches. Or Gavroche est le personnage révolutionnaire pur, angélique, par excellence ("cette petite grande âme venait de s'envoler", écrit Victor Hugo). En les assimilant à Gavroche, on leur enlève tout ce qu'ils ont de vicieux : la cruauté, l'envie,

la vantardise, l'avarice, la méchanceté, *etc.* La transfiguration met virtuellement en exergue de la naïveté et de l'héroïsme – immédiatement annihilés par la détermination “de plateaux télévisés” qui fait éclater l'antiphrase. Inutile d'explicitier l'imposture.

**6.20. L'ombre vorace de la Surclasse ogresse.** Dans le Chapitre 11, intitulé *Les chevaliers dissidents du professeur Walras ou du droit de cuissage économique*, Gilles Châtelet s'attaque à ceux qui tirent les ficelles des démocraties-marchés, ceux qui se gobergent du lard gras vendangé sous les aisselles des cochons. C'est le point central de son analyse politique. À qui d'autre pourront s'en prendre les jacqueries du nouveau millénaire ?

Ainsi donc, feu sur cet ensemble de nouveaux riches de la Surclasse ! feu sur ces bergers du *techhno-populistes*, sur ces sociopolitologues avec leur air de bellâtre de Sciences Po', sur ces partisans branchés de la contre-réforme libérale, sur ces maîtres du Cac 40 et des indices Nasdaq, sur tous ces Chevaliers sur-excités de la finance,

possédant en quelque sorte le *droit de cuissage moderne* – celui de “symétriser” les autres –, des *patients* du futur cyber-bétail, *gogos-nomades symétrisables* à merci. [p. 111]

Feu sur ces *condotierri* du *XXI<sup>e</sup>* siècle, sur ces capitalistes-gangsters qui se concoctent une situation d'oligopole, sur cette Surclasse nomade égoïste, sur cette élite volatile de prédateurs, sur ces teneurs de marché, sur ces Maîtres du crédit, sur ces Chevaliers-opérateurs, sur ces Grands prêtres du fluide et du chaotique qui sont les virtuoses des contagions mimétiques et des stratégies autovalidantes, sur ces gros comiques boursiers, sur ces maquignons du dressage cognitif, *etc.*

Ici, l'avalanche lexicale n'a rien de gratuit ni d'exagéré, puisque notre monde a laissé enfler les lobbies et proliférer le cancer des relations de pouvoir. Prédation, domination et contrôle avantageux des masses ont pris une nouvelle saveur pour qui a su se placer en haut des pyramides insoupçonnées, se jucher sur les fléaux des grandes balances sociales, là où la décision de réajuster un smic ou de majorer de deux pour cent un prix avant de déclencher les soldes ont des conséquences phénoménales sur l'enrichissement personnel d'une poignée de gros capitalistes-copains.

Le chapitre 11 occupe une place centrale dans l'analyse impitoyable du nouvel ordre de la domination des masses. La nouvelle Surclasse exerce une oppression beaucoup plus profitable, jouissive et perfide que ne le faisait la caporalisation d'antan avec ses crises d'autorité de gardes-chiourme de pensionnat. D'après la page 108, c'est à Jacques Attali que Gilles Châtelet emprunte ce néologisme : "*Surclasse*". Ne faut-il pas le prendre au premier degré, comme l'a fait, semble-t-il, Attali (la surclasse = la classe supérieure, ayant une supériorité incontestable) ?

Notons au contraire l'ironie avec laquelle Gilles Châtelet s'empare du terme, le dotant d'une majuscule emphatique. En effet, le préfixe *sur*, qui se greffe sans trait d'union, évoque l'idée d'excès de manière parfois à demi-ironique : *suréquipé*, *surdoué*, *etc.*, alors que le préfixe *sous-*, avec son trait d'union, ce vrai passe partout, peut s'adjoindre à tous les mots de la langue, avec sa connotation négative et humoristique : *sous-règne*, *sous-littérature*, *sous-alimentation*, *sous-employé*, *sous-garde*, *sous-fiffre*, *sous-prolétaire*, et surtout *sous-classe*. Le mot *Surclasse* a donc de quoi amuser tous les petits lapins moqueurs que le prestidigitateur Gilles Châtelet tire de son sac.

Gilles Châtelet s'en prend aussi très sévèrement, très lucidement et très acerbement à notre richesse matérielle, à notre avidité entretenue par le marché, à notre voracité de surconsommateurs, toujours prêts que nous sommes à nous gaver des "best-of" de la planète.

Nous venons de mettre le doigt sur l'une des manies les plus écœurantes du populisme urbain et de son cosmopolitisme d'aéroport : *se goinfrer des "best of"* de la planète en prétendant se réclamer d'un cosmopolitisme qui s'animait d'une *passion de l'humanité* et visait à la libérer de l'abjection de la nécessité. [p. 98]

C'est surtout aux représentants de la Surclasse qu'il s'en prend le plus vigoureusement et à leur manie de se faire déposer en hélicoptère sur les pentes de neige poudreuse et vierge du Mont Elbrouz pour s'épargner la promiscuité du ski, ces contacts avilissants avec la cohue visqueuse sur les télésièges des Alpes. Par contre, par snobisme, elle sera amatrice des richesses du monde et des friandises de l'exotisme de pacotille.

[...] À leur table, le butin des biens et services du monde entier : “fruits, épices, musiques, images des contrées les plus lointaines”. Car on peut accorder une chose à cette Surclasse : elle n'est pas “raciste” et même friande d'exotisme. Elle adore visiter ces précieux réservoirs de sauvagerie que sont les *peuples-marchés*, pourvoyeurs de gladiateurs-boxeurs et de Nubiens à plumes. [p. 105]

Le nomadisme de la *jet society* n'épargne pas le kérosène du Golfe du Mexique – et on sait très bien que le kérosène coule à flots pour satisfaire les envies de la Surclasse !

**6.21. De piètres post-philosophes.** Notons au passage que Gilles Châtelet se fait nettement plus virulent et plus blessant lorsqu'il s'en prend aux penseurs postmodernes claironnant sans complexe leurs platitudes de penseurs insipides sur la “fin de l'Histoire” et autres sujets médiatiquement juteux. On appréciera le jeu de glissement lexical qui métamorphose le terme *post-modernisme* en *post-philosophie*. L'exercice de composition est pertinent, mais fait carrément froid dans le dos !

On ne s'étonnera donc pas que le crépuscule de l'ère des Pétroleuses coïncide avec la production de masse des *rastaquouères culturelles*, brillamment inaugurés par les jeunes gens de la post-philosophie qui s'offraient poitrine nue à tous les risques de la pensée : “Oui, les droits de l'homme existent ! Oui, le mal c'est le mal et le bien c'est le bien.” [p. 102]

L'ironie suggérée par le terme “production de masse” d'élites (ou d'intellectuels télégéniques) va se poursuivre tout au long du Chapitre 10. De nouvelles formes de prédation sont en question. De nouveaux gibiers pullulent dans l'arène. Vous me recevez cinq sur cinq, vous les Décathlon qui sucez plus de 50% du marché du sport en France, vous les Casinos, les Carrefours, les Auchans et autres supermarcheries ?

Et Gilles Châtelet se fait encore plus audacieux dans la cruauté et dans la science-fiction en inventant les *neurones sur pied*, ce nouveau prolétariat intellectuel, *cyber-bétail neurocratique*, que nous sommes tous, comme de la matière première à penser, comme des steaks que le boucher découpe sur les carcasses de bovins. Ah ! on sent combien la vision crépusculaire peut se faire terrible !

Les neurones sur pied jouiront certes d'une existence plus confortable que les serfs ou les ouvriers des filatures, mais ils n'échapperont pas facilement au destin de *matière première* d'un marché aussi prédictible et aussi homogène qu'un gaz parfait, matière offerte en atomes de détresse mutilés de tout pouvoir de négociation pour *louer leur mental, cervelle par cervelle*. [p. 114]

**6.22. La dégradation de la langue.** Dans le passage devenu si célèbre pour son invention du couple à gros sabots des Turbo-Bécassines et des Cyber-Gédéons, Gilles Châtelet s'attaque à la dégradation du langage. Il tire à bout portant sur une expression : "*oui enfin j'veux dire*, typique d'un sous-langage non-élaboré et infantile. Sans prendre le temps de les commenter ici, on remarquera la finesse de ses analyses [p. 92–94] concernant ces stéréotypes langagiers qui sont révélateurs d'une non-pensée confinée dans le balbutiement.

Ce bégaiement était farouchement revendiqué par Bécassine-Pétroleuse, comme *bégaïement convivial*, comme acné juvénile, une moustache de maturité, comme une manière très adolescente de s'imposer par sa timidité même, d'accumuler toutes les fausses maladresses en maquillant toutes ses gaffes en paroles gracieuses [...] [p. 93]

En tout Gilles Châtelet éprouvait une réelle exaspération envers le relâchement du langage,

en tant qu'un tel relâchement est solidaire de toutes les sottises qui rendent possibles les démocraties-marchés dans ce qu'elles ont de plus sordide : leur manière d'incliner si adroitement à l'apathie qu'on ne se rend compte de rien<sup>41</sup>.

**6.23. La vision crépusculaire du monde.** Le monde de l'imposture est perçu comme lugubre et carnavalesque<sup>42</sup>. L'entropie du mal économique s'est emparée du réel. Ceci justifie l'indignation inflexible et la mise en scène vertigineuse d'une nouvelle eschatologie. C'est parce qu'il est déjà trop tard pour parler que le visionnaire s'obsède à dépeindre le déclin du monde. L'erreur est déjà trop puissante, trop envahissante. Il faut donc la maximiser, exhiber intentionnellement les retournements des valeurs, dresser un tableau alarmiste du monde, pour exacerber les pessimismes. L'âge crépusculaire et sa sinistre cocasserie, ce n'est un âge d'or que pour les adversaires qui sont complaisamment arrosés par les bienfaits de la démocratie-marché. Extrapolant leur euphorie à laquelle il oppose son dégoût, le pamphlétaire concocte des images effrayantes et exécrables. Il veut restituer l'état inversé du monde dans son abomination pure. C'est d'un monde empli de fiente qu'il s'agit.

<sup>40</sup>Propos recueillis par Pascal NOUVEL, *op. cit.*, p. 112.

<sup>42</sup>Cf. Marc ANGENOT, pp. 99–109.

Tous s'accordent sur le remède. "La modernité, c'est d'abord une cure d'amaigrissement – continuez à *dégraïsser*! Faites comprendre à vos pauvres qu'ils ne sont pas des exploités mais des ringards, des empotés, et qu'il existe des sociétés civiles moins laxistes. . . celle des cormorans, par exemple. Les branches les plus élevées sont réservées aux plus forts, qui peuvent chier sur les occupants des branches du dessous. Imaginez ceux d'en bas qui récoltent tout!

[pp. 74–75]

**6.24. La part du fantasme.** Gilles Châtelet raffole des expériences de pensée qui magnifient le pouvoir, l'intuition et la capacité de sentir. Dans le Chapitre 4 sur le Chaos, il s'éprend d'une expérience de pensée due à Bergson qui montre que le Chaos peut provenir de facteurs volontaires qui déséquilibrent à la fois les proportions physiques et l'intensité des causes dans l'univers. Cette expérience de pensée, il l'oppose farouchement à une vulgate du Chaos, qui cultive naïvement le mythe de l'auto-émergence du créatif dans le Grand chaudron baroque du chaotisant.

Dans le chapitre 1, il s'attarde aussi avec délice à décrire les séductions et les pouvoirs du geste et du corps érotique dans l'univers à demi fantasmé du *Palace* qu'il a fréquenté au temps de sa splendeur. Voici comment il décrit Fabrice en le parant de ses obsessions pour *le geste qui bascule et réveille d'autres gestes* :

[...] le prince de la Nuit savait que le maître n'est pas tellement celui qui *possède* mais celui qui peut *déclencher*, le gardien du feu des seuils et des pivotements, capable de susciter des milliers de gestes. [p. 24]

**6.25. Éclaboussures d'algues à la chute d'un satellite dans la Mer des Sargasses.** Les fanatiques de l'anti-mondialisation se reconnaissent-ils dans le livre de Gilles Châtelet? L'intellectuel contemporain est-il encore persuadé de son devoir de se poster comme un guetteur qui n'est là que pour veiller, se maintenir en éveil, attendre par une attention active où s'exprime moins le souci de soi-même que le souci des autres<sup>43</sup> ?

Par rapport à toutes ces questions, par rapport au militantisme grégaire et aux divers fanatismes de gauche, tous ces catéchismes progressistes de substitution. Gilles Châtelet détonne car il pense avec une liberté impitoyable. Son objectif dans *Vivre et penser comme des porcs* était-il seulement politique? Non, sûrement pas :

<sup>43</sup> *Les intellectuels en question*, Le Débat, n° 29, Mars 1984.



Mon rêve secret était d'écrire une mythologie pour les années quatre-vingt<sup>44</sup>.

## §7. L'ÉCRITURE-CATAPULTE OU LE TRAVAIL D'ARTIFICIER LITTÉRAIRE

C'est ce sentiment, et lui seul, qui transforme le lecteur en prosélyte fanatique, n'ayant de cesse (et c'est peut-être le sentiment le plus désintéressé qui soit) qu'il n'ait fait partager à la ronde son émoi singulier ; nous connaissons tous ces livres qui nous brûlent et qu'on sème comme par enchantement.

Julien GRACQ, *La littérature à l'estomac*, Gallimard, collection *La pléiade*, 1989, p. 526.

**7.1. L'écriture-mouvement.** Pour un philosophe des articulations dialectiques et de la mobilité dans les sciences, il va de soi que le langage, si maigres soient ses moyens de mobilisation, doit incarner l'expression du mouvement. Or l'immobilité et la fixation du contenu sont l'essence même de l'écriture, elle qui dévide avec indolence ses lettrines confidentielles dédicacées à l'éternel. Langage et écriture rencontrent des obstacles paradoxaux lorsqu'il s'agit d'exprimer véritablement la dynamique des motricités, la propulsion et l'impulsion. Le discours du concept en reste aux substances, aux *a posteriori*. Il n'est jamais en mesure de rebondir tout seul au-delà de lui-même.

**7.2. L'écriture-propulsion.** Pour lutter contre cette rigidité, il faut faire un recours constant au langage métaphorique, imagé, concret et intense du mouvement. Ce n'est pas dans le registre de l'inertie passive qu'il faut puiser son vocabulaire, mais dans le registre de la motricité, de la propulsion frénétique et de la virulence. Chez Gilles Châtelet, les techniques d'écriture sont assimilables à des stratagèmes de locomotion spéculative. Ces ruses passent parfois inaperçues, tant nous sommes préparés à la violence possible du langage lorsqu'il quitte le domaine du concept, de la science, de l'actualité ou de la philosophie. Et le style qui s'orne d'excentricités est parfois déroutant. Fréquemment, le lecteur doit en effet s'aider d'une loupe pour décortiquer chaque membre de phrase génialement inséré dans un rythme précipité, brusque, saccadé et abrupt. Les délinéaments baroques du style et du vocabulaire sont puissamment charpentés par une architecture trépidante. Il y a un stakhanovisme de l'invention verbale et du sens greffé sur une colonne vertébrale

<sup>44</sup>Propos recueillis par Pascal NOUVEL, *op. cit.*, p. 108.

vibrionnante. Il y a un travail d'afflux, d'agitation, d'élanement, d'animation, de trafic, de traction principalement concentré dans la structuration de la phrase.

**7.3. Disciplines constructives.** À la fois classique et originale, la construction ne laisse filer aucun défaut de présentation. Mise en relief et emphase ne sont jamais inappropriées. Il faut gommer toutes les viscosités du style, les approximations grossières de l'expression. Les syntagmes les plus frappants sont disposés en lieu et place où ils frapperont le plus. La rhétorique, c'est aussi un travail d'artificier littéraire pour qui l'ordre d'amorçage des micro-détonations est crucial. Gilles Châtelet fait choix des constructions les plus percutantes, avec des violences syntaxiques en quinquonce qui s'encastrent et se surajoutent au contenu.

**7.4. Torsions du langage.** Rien de tel que les *torsions du langage* pour attaquer l'édifice de la démocratie-marché, torsions qui donnent naissance à toutes ces expressions burlesques, ces alliances de mots, ces couplages notionnels inattendus et ces formules qui tranchent (Turbo-Bécassine, Tartuffes saltimbanques de l'auto-organisation, métaphores de deuxième lit, etc). Ont été mis au point des dispositifs de perforation afin de faire implorer les idées reçues du Tartuffe moderne, quant à la vulgate cognitive, aux "lois du marché", à la résignation, ou pour galvaniser son indignation face à la chasse aux *Best of* de la planète.

**7.5. Une syntaxe du pilonnement.** Par l'insistance avec laquelle Gilles Châtelet catapulte ces torsions linguistiques, par la verve avec laquelle il en déroule des variations nouvelles tout au long du pamphlet, il pilonne l'adversaire régulièrement, inexorablement, sans répit. La syntaxe elle-même renforce ce matraquage. Seule une phrase forte et solidement charpentée peut donner du corps au feu d'artifice satirique. La force du style de Gilles Châtelet, c'est sa puissance syntaxique qui crée une rythmique orchestrale. Les modes d'écriture se distribuent selon des paragraphes-orchestres atomiques dont chacun est le fruit de plusieurs heures de travail : rechercher et vérifier les références, jouer sur la morphologie, épuiser les combinaisons emphatiques, greffer des membres de phrase, trouver le mot de liaison le plus juste, vérifier la pertinence et la justesse

des sous-entendus, contrôler les références souterraines, doser finement les suscitements, et surtout, orchestrer l'insistance, la répétition et le mouvement écrasant des presses métaphoriques.

**7.6. La miniaturisation du sprint syntaxique.** Gilles Châtelet cultive fréquemment les phrases conclusives courtes et percutantes, comme : Décidément, l'ordre cyber-mercantile sait bien s'y prendre !, ou des phrases aphoristiques brèves prêtées à l'adversaire : Soyons égaux pour être fluides ! et dont la rapidité d'énonciation renforce l'ironie. Tout dans la syntaxe est sprint, détente musculaire instantanée. Peu de longueurs, peu de verboosités. La construction de la phrase cherche intentionnellement à happer le lecteur.

C'est en articulant trois entités redoutables : le *Nombre ventriloque* de l'"opinion", le *Nombre clignotant* des "grands équilibres socio-économique" et, enfin, le *Nombre-chiffre* de la statistique mathématique. [p. 54]

La phrase claque. Le rythme ternaire, la structure anaphorique, et le parallélisme des déterminations impriment un rythme fort, scandé par le retour régulier de la palatale [k]. Comme partout ailleurs dans son pamphlet, l'antiphrase est immédiatement décodée par le lecteur. Le style de Gilles Châtelet vise à capturer à la fois le contenu et le lecteur.

**7.7. Aphorismes-chocs, syllogismes ramassés, raccourcis paradoxaux et formules à l'emporte-pièce.** Ces formules abondent. Elle surgissent à un moment-clé de l'attaque. La promptitude de l'expression accentue l'humour noir et le cynisme. Voici en vrac quelques exemples qui perdront forcément l'effet de ponctuation éclairante qu'ils ont au sein de leur paragraphe-orchestre de rattachement.

- Le capital n'est plus un facteur de production, c'est la production qui est simple facteur du capital. [p. 75]
- *Rétrécir et disloquer l'esprit des peuples pour se faire obéir.* [p. 66]
- Métamorphoser une putréfaction socio-économique en explosion politique. [p. 84]
- La devise cynique du mercantilisme : "soyons égaux pour être fluides". [p. 62]
- *Pas de bagnoles, pas de démocratie-marché !* [p. 79]
- Je suis un homme ordinaire et comme vous j'envie d'autres hommes ordinaires. [p. 64]
- *Tu bouges ou tu crèves !* [p. 77]

- *Le gouvernement libre est fondé sur la jalousie et non sur la confiance* (T. Jefferson) [p. 77]

**7.8. Oralité.** Chaque phrase est construite comme un geste, un tour de main d'artisan, plus encore, comme une manière de saisir le taureau par les cornes et de le plaquer à terre en quelques secondes, sans jamais faire d'erreur. Tout est trépidant, hallucinant, déroutant, imprévu. La charpente des phrases porte encore plus haut l'invention. On peut être sûr que Gilles Châtelet lisait ses phrases à voix haute pour tester leur effet percutant et qu'il les retravaillait jusqu'à plus soif.

#### §8. L'HÉROÏSME DU QUELCONQUE OU LA SOIF DE L'ORCHIDÉE SUR LA CORNICHE

La démocratie ne se déduit pas d'une optimisation de possibles préexistants mais surgit par le pari, *infiniment plus généreux et donc infiniment plus risqué*, d'une excellence des virtualités de la multitude et de l'aptitude de celle-ci à la dispenser.

Gilles CHÂTELET, *Mettre la main à quelle pâte*, p. 24.  
*Vivre et penser comme des porcs*, p. 132.

**8.1. Le risque des ambivalences.** L'épilogue<sup>45</sup> de *Vivre et penser comme des porcs* hésite à s'achever sur une note qui stimule la résistance et qui soit réellement porteuse d'espérance. Pour l'avenir, les ambiguïtés sont totales. Les forces de redressement sont d'ailleurs très indécises. La parole se fait réservée et ténue. La construction orchestrale et pamphlétaire d'une mythologie pour les vingt dernières années s'achève.

C'est précisément cette alternative ironique entre le *début* et la *fin* de l'histoire qui réactive cette obsession purement métaphysique de Gilles Châtelet pour les points d'indétermination. Le pessimisme profond se solde à nouveau par un écartèlement paradoxal entre la vision crépusculaire d'une société divisée entre le *travail-corrée* de la survie et le *travail-performance* de la Surclasse. Au moment où la mythologie s'achève, le penseur recule prudemment devant la tentation prophétique.

Conséquence d'affections du système nerveux ou conséquence incontrôlable de ses exigences de pensée, Gilles Châtelet était constamment éreinté par des alternatives d'exaltation et d'abattement. Cultivait-il la nostalgie d'une harmonie perdue, le souvenir d'une temporalité mythique, se plaisait-il à l'évocation complaisante ou fugace d'un âge d'or ? Il n'y a jamais chez lui

<sup>45</sup> Chapitre 12 : *Vers la fin ou le début de l'Histoire : yaourtière à classe moyenne ou héroïsme du quelconque ?*

l'évocation nostalgique d'un règne absent des valeurs authentiques qui auraient existé dans le passé.

Mais c'est encore la vision du Mal économique qui l'emporte. C'est la société thermo-civile qui génère de la fluidité, formidable machine à fabriquer des copies pseudo-conforme de la réalité concrète et spirituelle. Les psychologies mutilées de cyber-zombie pour la Surclasse prolifèrent comme des méduses urticantes sur les côtes. Dernière révolution en date, Internet promeut les techniques de mutilation et de désarticulation du concept. L'électronisation définitive du langage et de la pensée grignote inexorablement l'articulation patiente du concept.

**8.2. Internet pénètre dans toutes les cervelles.** Internet, c'est magique. Le cyber-puceau qui s'initie au rituel n'en croit pas ses yeux. Par la bénédiction d'un simple clic, le voilà propulsé sur la home-page d'une start-up de Taïwan spécialisée dans le commerce des boutons de chemise ou sur le site du Ministère des affaires étrangères, il peut goûter aux délices de surfer sur les pages du Monde et imprimer gratuitement quantités d'articles qu'il jettera sur la "pile" de textes qu'il ne lira jamais complètement, il apprend rapidement à caqueter avec le fils d'un céréaliier de l'Idaho ou à déjouer les canulars qui circulent. Et comme tout le monde, il entre sans aucun effort dans les premiers cercles de l'Enfer sur Internet, de plus en plus bas, de plus en plus profond, plus loin, plus sûr, plus près de la cyber-animalité...

**8.3. Le troisième règne platonicien de l'imitation et de la duplication.** L'électronisation mondiale de l'information ne signe-t-elle pas la victoire définitive de la philosophie analytique sur la philosophie de style continental? Dorénavant, la toile mondiale généralise les pratiques de la copie. Tout rebondit et prolifère sur le tremplin géant du web comme s'il s'agissait de superbulles creuses qui pullulent. C'est la forme obligatoire d'initiation à la sacro-sainte manipulation du dé clic. Le geste est enfin réduit à l'essentiel : appuyer sur le bouton de la souris – mais il faut un certain rythme! Enfin, le morse est dépassé! Nous vous l'avions dit, les cerveaux seront des machines de Turing!

Le web inonde la planète de superficialité virtuelle pour droguer les cyber-perfusés. Il faut d'ores et déjà formater les cyber-embryons dès l'école pour les métamorphoser en araignées prédatrices d'images et de textes, avides de téléchargement.

**8.4. Thèses sur Internet.** Aujourd'hui, les travaux d'encadrement personnel et de recherche au lycée, à l'université en premier, et deuxième cycle, c'est de la rigolage ! Tous les universitaires commencent déjà à en faire les frais. Remplacez par exemple le tranquille examen magistral par la rédaction d'un mémoire personnel. Pour ces jeunes paresseuses nomades, la cyber-tentacule est alors une formidable anti-sèche. Un simple clic, appuyer sur deux ou trois touches, naviguer dans la barre de menu, faire quelques copier-coller, s'aider de quelques esclaves virtuels iconisés sur le bureau de l'ordinateur, le tout encadré par Microsoft Word – bien sûr ! – et ce sont de fabuleux mémoires qui vous seront rendus par vos charmants étudiants, amusés de vous voir stupéfait devant tant de travail et de qualité. Bientôt, ce seront des thèses entières que l'on pourra rédiger en ne se servant que de la touche *Search* sur Internet ! Le pouvoir magique des anti-sèches et du plagiat grimpe vertigineusement ! Ils sont scotchés, ridiculisés, les cancre classiques ! Pour confondre les tricheurs, il existe déjà des logiciels de recherche qui chassent les sites internet d'où sont tirés les copier-coller de tels "mémoires" – mais à quoi bon ?

Dans l'univers zélé du virtuel auto-copiant, c'est la puissance d'embrasement du collage électronique qui propulse le bétail cognitif aux portes de la *pensée clic en main*.

**8.5. Tyrannie de la dénonciation.** Abandonnons ici la *web reality*, ce qui constituera peut-être le danger absolu pour la pensée "continentale" dans l'avenir. Car on s'aliène définitivement, à force d'être la caisse de résonance aux moindres paradoxes de la société thermo-civile. L'intellectuel ne pourra plus se contenter de dénoncer indéfiniment la perte des valeurs, la tyrannie de la vitesse, l'accélération de la guerre sociale, la perfusion dromologique, *etc.* Ce serait sombrer dans le psittacisme. Le geste de Gilles Châtelet (*cf.* §1) est respectable, mais il faut résister par la vie, par la force et dans la durée. Rien ni personne n'a le droit de proclamer que tel individu doit disparaître parce qu'il est "déphasé".

On dirait que l'intellectuel a peur, qu'il se sent affaibli, que l'individualisme de masse le nie, qu'il est condamné au triste sort des espèces rares. Il est comme une orchidée assoiffée sur la corniche du Causse Méjean et qui demande de l'eau. Pour lui, la biodiversité intellectuelle est sévèrement menacée.

**8.6. Nouveaux états de guerre, nouvelles formes de résistance par l'individuation opiniâtre.** Mais au contraire, l'intellectuel devra tout d'abord être un splendide clandestin. Il devra être attentif à l'individuation personnelle et promouvoir des valeurs sûres qui ne sont pas marchandables parce que non contrôlables et parfaitement insaisissables. Au contraire, cessons de nous plaindre et *soyons insaisissables!* Aidons-nous de l'anonymat merveilleux que procure l'illusion de l'uniformité et du conformisme démocratique pour trahir silencieusement la propagande du nouvel ordre cyber-mercantile. Il faut assumer l'éclatement et l'arborescence de la pensée, accepter la confrontation avec le divers, cultiver des forces de résistance à la niaiserie. Grâce au travail-patience qui développe une amplification inouïe de la liberté, il faut se *se sentir légitimement supérieur à ce qui est méprisable.*

**8.7. L'aristocratie invisible du champ de la pensée.** Comme Gilles Châtelet, réaffirmons que l'exaltation doit être celle de la pensée. Si l'âge d'or existe, c'est en nous qu'il faut le trouver. L'âge d'or, c'est celui de l'enthousiasme à être, c'est celui de la capacité à construire patiemment sa singularité. Si la société thermo-civile nous cantonne dans les pacotilles de la diversité et des quant-à-soi, sûre de nous anesthésier en nous installant dans le petit nid douillet du confort généralisé, c'est à nous d'être plus puissants, plus forts, c'est à nous de prendre levier d'Archimède sur la société, car nous pouvons être les prédateurs éclairés des biens qu'elle produit pour *amplifier nos possibles et propulser notre liberté singulière dans le corps social.* À nous de faire foisonner *l'exceptionnel dans les démocraties-marchés!* Le pari de résistance, c'est aussi la force et la culture intérieure de l'invincibilité symbolique. *Tous les moyens sont permis pour s'armer de pensée singulière.*

Il faut aussi une détermination sans faille. Hegel disait : "Se jeter à corps perdu dans la pensée"<sup>46</sup>.

### 8.7. Épilogue proustien : invitation à la création et nécessité de l'individuation pour la pensée.

Et c'est là, en effet, un des grands et merveilleux caractères des beaux livres (et qui nous fera comprendre le rôle à la fois essentiel et limité que la lecture peut jouer dans notre vie spirituelle) que pour l'auteur ils pourraient s'appeler "Conclusions" et pour le lecteur "Incitations". Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs. Et ces désirs, il ne peut les éveiller en nous qu'en nous faisant contempler la beauté suprême à laquelle le dernier effort de son art lui a permis d'atteindre. Mais par une loi singulière et d'ailleurs providentielle de l'optique des esprits (*loi qui signifie peut-être que nous ne pouvons recevoir la vérité de personne, et que nous devons la créer nous-mêmes*), ce qui est le terme de leur sagesse ne nous apparaît que comme le commencement de la nôtre, de sorte que c'est au moment où ils nous ont dit tout ce qu'ils pouvaient nous dire qu'ils font naître en nous le sentiment qu'ils ne nous ont encore rien dit. D'ailleurs, si nous leur posons des questions auxquelles ils ne peuvent pas répondre, nous leur demandons aussi des réponses qui ne nous instruiront pas. [...] Tel est le prix de la lecture et son insuffisance. C'est donner un trop grand rôle à ce qui n'est qu'une initiation d'en faire une discipline. La lecture est au seuil de la vie spirituelle; elle peut nous y introduire : elle ne la constitue pas<sup>47</sup>.

LATP, CMI, UMR 6632, 39 RUE JOLIOU CURIE, F-13453 MARSEILLE CEDEX  
13, FRANCE. FAX : 00 33 (0)4 91 11 35 52

*E-mail address:* merker@cmi.univ-mrs.fr Tél : 00 33 / (0)4 91 11 36 72  
/ (0)4 91 53 99 05

---

<sup>46</sup>Entretien avec Pascal NOUVEL, p. 114.

<sup>47</sup>Marcel PROUST, *Sur la lecture*, Paris, Actes Sud, pp. 32-34, 1988.